SIX
NOUVELLES.

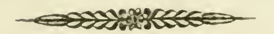
DE L'IMPRIMERIE DE MAME.

SIX NOUVELLES.

PAR JOSEPH C. M.

Auteur du Récit de l'évasion d'un Officier
pris à Quiberon.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

GIDE FILS, LIBRAIRE,

Rue St.-Marc, n° 20.

1816.

LETTRES
DE SAINT-ALBE
ET
DE SOPHRONIE.

NOUVELLE CINQUIÈME.

Quelques-unes de ces lettres ont été saisies en 1793, avec d'autres papiers. Comme elles étaient étrangères aux troubles du moment, on n'y attacha aucune importance, mais on n'en mit pas davantage au secret qu'elles renfermaient; car c'est en circulant qu'elles sont tombées entre mes mains. Cette partie de l'anecdote excita ma curiosité. Je fis quelques démarches pour me procurer le reste de la correspondance, et comme on ne se pique pas d'une grande discrétion sur ce qui regarde

les morts, j'eus peu de peine à l'obtenir. D'ailleurs, ces lettres n'offrent rien qui puisse faire le moindre tort aux personnes dont il est question. Sans cela je ne les publierais pas; d'autant que ces personnes appartiennent à des familles respectables dont j'ai l'honneur d'être connu.

L'évènement singulier que l'on va lire eût fait beaucoup de bruit dans le temps, si les évènemens, plus singuliers encore de 1789, n'eussent absorbé toute l'attention du public.

LETTRE PREMIÈRE,

de madame de Thémines *à madame* de Verneuil.

Ce 2 mai 1789.

Vous m'interrogez toujours sur l'état de mon cœur, comme s'il m'était possible de ne pas vous instruire de tous mes sentimens. Non, je ne forme à Paris *aucunes liaisons*, je ne ressens même pour personne le plus léger intérêt. Parmi les femmes que je vois, en est-il une seule qui eût le temps de m'aimer, ou même de se laisser aimer par moi. Ce qu'on appelle ici l'amitié, n'est guère que l'habitude de chercher ensemble des plaisirs bien étrangers à ce sentiment; c'est une contenance dans

le monde. Elle est toujours le moyen, jamais le but ; et je connais nombre d'amies *intimes* qui ne supporteraient pas une heure de tête-à-tête. Beaucoup de femmes s'empressent de me conduire aux promenades, aux spectacles ; elles m'ont admise dans leurs sociétés ; et pas une d'elles n'a répondu à ma reconnaissance par un mot affectueux. C'est bien à peu près ce que vous m'aviez dit, mais vous m'étonnez beaucoup en me parlant des séductions de ce monde où je vis, Qui m'en a donc pu garantir, moi qui suis sans expérience, et qui ne connaissais que ma province et mon couvent? Il faut, sans doute, être accoutumée de bonne heure à ces illusions imparfaites.

Je ne vous parlerai donc pas de ce qu'on appelle mes succès ; j'en suis

toute confuse. Parmi les jeunes gens qui me rendent des soins, il n'en est pas un seul qui m'aime, ni qui ait eu l'adresse de me le faire croire. Comment pouvez-vous redouter pour moi de semblables dangers? Mes chagrins, en se dissipant, ont laissé quelque vide dans mon cœur, il est vrai, mais ne craignez pas que ce vide tienne au besoin d'aimer. Bien jeune encore, mon esprit s'est armé contre les impressions nouvelles. Tous les sentimens que j'éprouverai, ne feront, en quelque sorte, que perpétuer ceux que j'ai déjà ressentis. Il me semble que ma vie entière soit renfermée dans ces années de ma jeunesse, que nous avons passées ensemble; j'en garde religieusement le souvenir. Il faut bien que je vive dans le passé; je ne vois pas d'avenir : être isolé dans la na-

ture, qu'ai-je besoin d'en avoir ?

Je n'ai point rencontré ce Saint-Albe dont ma mère me parlait si souvent, et qui, sans que je l'aie jamais vu, devint, comme vous le savez, le sujet des heureux songes de mon enfance. Je le verrai sûrement quelque jour; je n'en suis point impatiente. Combien je le trouverai différent du portrait enchanteur que mon imagination s'en était formée ! et comme cette chimère va s'évanouir à l'aspect d'un homme, semblable, sans doute, à tous ceux que je vois avec tant d'indifférence.

Vous me demandez des nouvelles de *ma santé;* pour parler comme vous, à mesure que je me livre au plaisir du monde, mes terreurs se dissipent, et mes nuits sont, à présent, fort tranquilles.

LETTRE II,

du comte de Saint-Albe *au marquis* de Valencey.

Le 6 mai.

Je pense comme toi, mon cher Valencey ; à notre âge il est impossible de rester indifférent. Ne va pas t'imaginer, pourtant, que je sois amoureux ; j'ai senti seulement la possibilité de le devenir. Tu sais que je vais souvent au spectacle... Bon ! t'écries-tu ; voilà cet homme si difficile, qui aime une danseuse !... Eh, mon ami, plus de patience !

Madame de Castelnau m'avait donné une place dans sa loge, hier au soir, pour la première représentation d'Argénie et Balinkton, ou le remords vertueux, *drame héroïque*

en cinq actes ; oui, cette pièce devait au moins avoir cinq actes. J'écoutais cependant, et je m'étais retranché dans le fond de la loge, pour me soustraire à la coquetterie importune de madame de Navailles, et surtout, aux plaintes de madame de Merville. Ses plaintes m'avertissent, à chaque instant, de regarder ses grosses joues rouges, ses petits yeux bien brillans ; et alors, au lieu de la croire malade, je lui trouve un air de santé qui m'étouffe.

Le parterre écoutait aussi, et gardait un silence orageux ; on n'entendait que des soupirs d'ennui, et quelques chuchottemens dans les loges; mais voilà qu'au troisième acte, les situations deviennent terribles ; l'auteur s'étant donné, à cette intention, des peines effroyables. Mais comme le public n'était

pas heureusement disposé, le terrible sembla burlesque. Je souffrais. A travers tout cela, la pièce était remplie de sentimens généreux que le pauvre auteur eût sans doute mieux fait de renfermer en lui même.

Telles étaient mes réflexions, lorsque de grands éclats de rire attirèrent mes regards dans la loge voisine : c'étaient deux très-jolies femmes qui riaient ainsi. Une troisième plus belle mille fois, semblait attristée de leur joie maligne, d'autant plus qu'elles se donnaient en spectacle à toute la salle. Je sus bon gré à cette dame de son indulgence ; mais comme, après tout, je ne suis pas auteur, ce qui m'a charmé, mon ami, c'est sa beauté, sa grâce modeste, son sourire mélancolique, et son regard enfin, ce

regard enchanteur et doux qui ne dit rien aux sens, mais qui parle au cœur, et lui dit tant de choses.

L'entr'acte arrive, la jeune dame dit aux autres avec un air de bonté, mais sans affectation : — Vous désolez ce pauvre auteur ; il est peut-être caché dans les coulisses, il entend vos éclats de rire. — Quand une pièce est mauvaise, ne faut-il pas qu'elle soit sifflée ? Sans cela les comédiens nous la donneraient sans cesse, et ne manqueraient pas d'en recevoir d'aussi misérables. Que me fait l'amour-propre humilié d'un auteur? je garde mon intérêt pour le talent et ma pitié pour l'infortune. Lorsqu'un homme a l'impertinence de faire jouer une pièce semblable sur le premier théâtre de l'Europe, comment voulez-vous que l'on ne soit pas tenté de lui donner

une leçon? — C'est aussi la faute des comédiens qui ont reçu son ouvrage. — Aussi ont-ils leur bonne part aux sifflets. — Eh, ma chère, pourquoi nous charger de cette punition, il y a tant de gens qui n'y manqueront pas? — N'allez pas disputer avec avec elle, dit l'autre dame à sa compagne, elle aime tous les malheureux, elle défend toutes les mauvaises causes; deux moyens très sûr de faire connaître les qualités de son cœur et celles de son esprit. —

Ainsi, ces femmes ne voyaient dans sa bonté qu'un calcul de son amour-propre. Assurément, il eût été bien faux. Les gens du monde ne se soucient guère plus d'estimer que d'admirer; et quiconque s'avise de vouloir leur inspirer un de ces deux sentimens, ne recueille que des sarcasmes.

Je ne sais si cette dame avait remarqué dans ma conduite quelques rapports avec la sienne ; elle jeta plus d'une fois les yeux sur notre loge. Mes regards osèrent rencontrer les siens, et s'abaissèrent lentement, rappelés vers elle par un charme secret.

Valencey, je ne saurais te dire pourquoi ; mais je sentis que je frémissais. J'avais entrevu un rayon de bonheur. Une chaleur inconnue se répandait dans mes veines. Ce n'était point ce vain desir que tant de femmes peuvent inspirer, que tout homme peut ressentir : c'était... serais-je donc de ceux dont un regard fait la destinée?

Comme je restais pensif, voilà qu'un affreux tumulte s'élève dans le parterre. Les acteurs laissent tomber leurs bras, et deviennent tristes

spectateurs d'un débat dont ils sont le sujet. Inutilement, à plusieurs reprises, ils se remettent *en situation*, ils élèvent la voix : celle du public s'élève encore plus haut, et la scène se passe entre eux, à l'insçu de tout le monde. La garde, qui sait que la pièce est en cinq actes, et qui n'en a vu jouer que trois, prend le parti de l'auteur, et se précipite dans le parterre. Les loges s'effraient, et les dames qui se trouvaient à côté de nous s'apprêtaient à sortir; mais il n'en était pas ainsi de celles avec qui j'étais. — Les beaux coups de poings, disait madame de Navailles! la pièce était ennuyeuse à périr, et voilà une pantomime très-divertissante. Restons. — Ce n'était pas du tout mon compte. Je brûlais de revoir la dame à qui je trouvais un regard si touchant, des yeux si pleins

d'expression; il fallait pour cela savoir au moins son nom, et en sortant avec elle, je pouvais le demander à quelqu'un, ou attendre que l'on appelât ses gens. — Mesdames, dis-je à celles qui voulaient rester, je ne souffrirai pas que vous vous exposiez à un pareil danger; voyez tous ces soldats aux prises avec le parterre! un fusil peut partir, la balle peut vous atteindre... j'en serais inconsolable... et responsable. — En disant ces mots, je les prends sous le bras; et nous voilà hors de la loge. — Vous ne nous avez de la vie montré tant d'intérêt, disait madame de Castelnau. — Les autres me plaisantèrent aussi; je n'écoute rien, je les entraîne toujours à travers la foule qui nous presse, et je suis les dames de la loge voisine. Enfin, nous arrivons au péristyle; je

vois un groupe de jeunes gens de ma connaissance, et je les aborde. C'est apparemment une ruse innée que d'envelopper de choses indifférentes sa plus chère pensée. Je leur fais cent questions, et je demande le nom de plusieurs femmes, pour savoir celui d'une seule. — C'est madame de Thémines, me dit-on. Madame de Thémines! elle s'appelle madame de Thémines! m'écriai-je avec un transport de joie. (1) — Il faut te dire que nous sommes un peu parens; c'est un moyen de me rapprocher d'elle plus promptement à la première rencontre.

---

(1) Voilà une pensée bien enveloppée.

LETTRE III,

du même au même.

Le 9 mai.

Que n'es-tu près de moi, mon ami! cette plume si lente, ce froid papier ne peuvent te transmettre les épanchemens de mon cœur. Madame de Thémines est veuve. Elle est veuve! sens-tu mon bonheur! qui pourrait concevoir l'idée de n'en faire qu'une maîtresse, de porter le remords dans une âme si pure, et d'exposer à rougir de honte ce front charmant, plein d'innocence et de candeur. Mais que dis-je! hier, hier encore, j'ignorais qu'elle fût veuve, et pourtant... faible et fragile vertu! ainsi tu t'évanouis devant toutes les passions! tu n'es rien... Je blas-

phème : hélas ! tu n'es rien dans mon cœur.

J'ai recueilli, comme tu peux le penser, tous les détails possibles sur madame de Thémines. Son mari, quoique jeune encore, était jaloux. Sa jalousie n'était point cette inquiétude sombre que nos usages, ces lois si impérieuses, ont réduite au silence; ce n'était pas cette fureur qui se tourne toute entière contre celui qui l'éprouve ; c'était la jalousie tyrannique du temps passé. Il avait épousé mademoiselle de Thianges, à peine sortie d'un couvent où l'éducation était très-sévère. Aussitôt après son mariage, il l'emmena dans la Haute-Auvergne, où il avait un château. Là, il se partageait entre la chasse et l'amour, si l'on peut appeler de ce nom une passion furieuse. Pour comble de

malheur, il avait de l'esprit. Conçois-tu rien de plus cruel que la jalousie, égarée par un guide si dangereux, cherchant un motif secret à toutes vos actions, analisant vos sentimens, interprétant un coup d'œil, un accent, et vous épiant enfin jusque dans les témoignages de votre tendresse! Ceux des voisins de M. Thémines qui partageaient son goût pour la chasse, étaient seuls admis dans son château; encore était-ce avec beaucoup de réserve. Ainsi, la plus belle, la plus intéressante des femmes voyait sa jeunesse s'écouler entre la société la plus désagréable, et la solitude la plus affreuse.

Cependant, un de ces hommes si peu dignes de l'apprécier, ressentit pour elle un violent amour. Thémines le voit amoureux, il le croit aimé.

Il lui défend l'entrée de sa maison, avec une hauteur insultante. C'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour provoquer les ressentimens de ce gentilhomme. Il appela Thémines en duel. Ce ne fut pas un combat de petits-maîtres. Le gentilhomme fut blessé dangereusement, et son adversaire reçut un coup mortel. Il voulut être porté tout sanglant sous les yeux de sa femme; il la vit tomber mourante à ses pieds; et conservant, au milieu de ses sanglots et de ses cris, un calme inhumain, il osa lui reprocher sa mort.

On s'était empressé d'aller chercher des secours. Ils étaient trop éloignés, et d'ailleurs, ils eussent été bien inutiles. Madame de Thémines, faisant un effort de courage, essaya de mettre un appareil sur la blessure; mais son mari la repoussa ru-

dement, et mourut deux heures après, en appelant sur sa tête les malédictions du Ciel. Affreuse scène, et mille fois plus affreuse encore, si madame de Thémines eût été coupable.

Sans l'avoir été, elle voulut pourtant se punir. Elle s'enferma dans ce château rempli d'un souvenir si funeste. Elle a les sentimens d'une piété véritable; et sa dévotion, comme celle de toutes les âmes tendres, n'est pas exempte d'un peu de superstition. Elle espérait que ses larmes, ses sacrifices, et l'austérité de sa conduite apaiseraient, dans l'autre vie, l'âme de son mari. On m'a même assuré que, plus d'une fois, elle avait cru le revoir dans cette sauvage demeure, ou du moins, on l'entendait lui parler, lui jurer qu'elle n'était point coupable, et cependant, lui demander

pardon de n'avoir pu le persuader de sa tendresse, et d'avoir ainsi causé sa mort. Deux années se passèrent de la sorte. Songe à tout ce qu'a dû souffrir cette femme trop sensible! Aussi, en contemplant ses traits, y ai-je reconnu je ne sais quoi de sombre, de malheureux; et ces signes, je les ai remarqués sur le visage de plus d'un infortuné. Est-ce le sceau fatal dont la destinée marque ses victimes? Moi-même..... cependant je ne puis pas dire que je sois malheureux.

Madame de Thémines n'avait auprès d'elle qu'une parente, femme de peu d'esprit et sans fermeté; mais sa sœur vint la chercher enfin. Elle lui peignit des couleurs les plus vraies, le caractère de M. de Thémines, et bannissant de son âme des remords si peu faits pour elle, l'arracha de

cette affreuse retraite, et la rendit au monde. Il y a huit mois qu'elle est à Paris ; et quoique le fond de son humeur soit la mélancolie, elle ne fuit pas les plaisirs, et montre même quelquefois une gaieté franche. Tout le monde croit qu'elle formera de nouveaux liens ; mais on dit que son cœur ne penche encore pour personne. Serait-il vrai ? cette espérance est un premier bonheur : puisse-t-il n'être pas le seul ?

LETTRE IV,

du même, au même.

Le 11 mai.

Je l'ai vue ! le commandeur de Bouillé m'a présenté chez elle. Comme tout ce cercle et cet accueil

réservé d'une personne qui ne vous connaît pas, ont réprimé mon imagination ! Après tant de douces rêveries qui nous ont familiarisés avec l'objet de notre amour, que nous sommes étonnés de lui paraître si étrangers ! En comparant cette situation avec mes espérances et cette perspective de prospérités que mon cœur s'était formée, je demeurai d'abord interdit. Bientôt, ce fut l'impression de sa beauté si touchante qui m'occupa tout entier, et je ne parlais pas davantage. Pour elle, qui ne suivait que les simples règles de la politesse, ou peut-être un mouvement naturel de bienveillance (car elle m'en a vraiment témoigné), elle est venue me parler avec autant de grâces que de bonté. J'ai vu, ou j'ai cru voir qu'elle me reconnaissait ; et pourtant, elle ne m'en a rien dit.

Que je serais heureux, mon ami, si elle avait cru nécessaire de tenir secrète une seule pensée dont je fusse l'objet !

LETTRE V,

du même au même.

Le 17 mai.

J'ai plusieurs fois été chez madame de Thémines, et chaque fois j'y ai trouvé du monde..... Je ne t'ai point écrit : que pouvais-je t'apprendre de nouveau ! Toujours même réserve de sa part, toujours même timidité de la mienne ; voilà toute notre histoire, jusqu'à la visite d'hier.

Jamais la conversation générale ne m'a tant impatienté. J'épiais l'oc-

casion de dire quelque chose à madame de Thémines, et je ne pouvais la saisir. La plupart des gens du monde changent de sujet avec une précipitation qu'ils appellent légéreté d'esprit; ce n'est au fond que de la prudence. Un seul mot de plus quelquefois, et ils ne sauraient que répondre; ils ressemblent aux cochers, qui n'ont jamais pénétré dans l'intérieur des maisons, mais qui en connaissent toutes les portes.

Tantôt, ne pouvant me défendre de quelque prétention devant madame de Thémines, je m'efforçais de bien parler, et m'embarrassais dans mes phrases; tantôt, entraîné par le sentiment qui me dominait, j'interrompais les autres. Comme il y a peu de temps que je vais dans le monde, et que l'on me voyait, pour la première fois, chez madame de

Thémimes, chacun, dès que j'ouvrais la bouche, portait ailleurs son attention et ses regards. Je me disais, pour me consoler, que ces gens-là étaient, sans doute, aussi légers dans leurs visites que dans leurs conversations : en effet, je vis bientôt le cercle se renouveler, à l'exception de M. d'Armoville, et d'un certain M. de Melfort, aussi très-assidu près de madame de Thémines, quoiqu'avec toute la confiance possible, avec des sourires où il s'efforçait de mettre de la finesse, il ne parla guères plus que moi. Il se rengorgeait, il arrangeait sa cravate, faisait je ne sais quelles réparations à sa toilette; et se penchant avec affectation et dans une attitude de danseur, vers madame de Thémines, il lançait sur tous ceux qui sortaient, quelques-uns de ces traits bien lourds qui

vont mourir dans l'oreille des auditeurs.

Impatient de voir partir ces deux messieurs, moi-même je commençais à être embarrassé de ma persévérance, lorsque la maîtresse de la maison, par une politesse toute simple envers quelqu'un qui venait chez elle pour la première fois, a cru devoir m'adresser la parole. Elle a tourné l'entretien sur ma mère, sur ma bonne mère, chez qui elle a été souvent dans son enfance, tandis que j'étais au collège. Femme charmante! dès ce moment, j'ai cessé d'être aussi étranger. On lui parlait souvent de moi, on lui racontait quelques traits de mon enfance. Elle se les rappelle encore, mon cher Valencey; elle se les rappelle, et me les a cités! il paraît que ma mère cherchait à lui donner de moi une idée avantageuse ; et

même, si j'ai bien compris un mot qui lui est échappé, mes parens laissaient voir le dessein de nous unir un jour. Je n'en avais jamais entendu parler. Tu sais que je perdis mon père et ma mère avant d'entrer au service.

Ce souvenir d'une mère, qui m'aimait si tendrement, et qui me destinait un si grand bonheur, m'a fait venir les larmes aux yeux. Je ne sais si elle s'en est aperçue, je ne sais si j'étais abusé par mon trouble, mais ses yeux sont restés immobiles, et j'ai cru, oui, mon ami, j'ai cru les voir plus humides, se couvrir.... Je ne respirais plus; j'éprouvais un saisissement qui n'était pas le plaisir, qui n'était pas la douleur, et que je ne saurais pas définir. Tu sais combien elle a souffert depuis l'instant de son mariage. N'est-il pas possi-

ble qu'elle se soit attendrie en songeant aux malheurs qu'elle aurait évités, si elle eût épousé tout autre que M. de Thémines. Elle essaya de me rappeler à moi-même. — Quand on se voit pour la première fois, me dit-elle, on est tout étonné de se trouver d'anciennes connaissances. — Je ne répondais pas ; elle reprit : — Je vous demande pardon de vous avoir rappelé le temps de votre enfance ; il me semble que vous regrettez bien vivement madame votre mère. — Plus que jamais, m'écriai-je ! — Peut-être crut-elle avoir trahi sa pensée : elle baissa les yeux, et je vis une rougeur presque insensible colorer son visage.

A ces détails de famille, chacun s'était mis à parler d'autre chose, et nous pûmes prolonger notre conversation. Je n'étais pas moins instruit

à son égard, qu'elle ne paraissait l'être de ce qui me concernait. Depuis ma dernière lettre, je m'en suis entretenu encore avec beaucoup de gens qui la connaissent, et quoique nous soyons étrangers l'un à l'autre, j'y avais mis autant de mystère que si j'avais eu mon bonheur à cacher.

Il n'était question, entre nous, que de choses indifférentes; mais je ne sais quel instinct nous y faisait toujours trouver des rapports qui nous intéressaient tous les deux. Je ne te dirai point que j'aie su plaire; cela te paraîtrait, ainsi qu'à moi, romanesque, impossible; mais il existe entre nos âmes une secrète intelligence, comme si elles étaient liées par quelque nœud mystérieux qui semble avoir précédé le moment où nous nous sommes vus. Tu ne l'ignores pas; depuis long-temps j'é-

tais insensible, ou plutôt j'étais épris de ce que tu nommais ma chimère; d'un objet que mon imagination avait formé, comme à souhait, pour mon cœur. Eh bien! à chaque parole de madame de Thémines, je voyais cette image enchanteresse revêtir ses traits, respirer, s'animer et remplir ce vide affreux que me présentait le monde. Eh! tout n'est-il pas magie dans l'amour?

Avant de prendre congé de madame de Thémines, j'ai voulu lui dire deux mots d'un bal où je dois me trouver avec elle ces jours-ci. J'étais bien aise de savoir jusqu'à quel point elle peut être sensible à la dissipation. Je ne suis pas de ces esprits chagrins, qui ne connaissent rien de plus moral que de s'ennuyer; mais la foule et le bruit me déplaisent, et ce serait un malheur pour

moi d'être dominé par une personne dont les goûts seraient différens des miens. Quoi de plus triste, en effet, que d'aimer une femme livrée aux occupations, ou plutôt au désœuvrement du grand monde, et de la voir chaque jour voler à des plaisirs que l'amour ne partage pas !

LETTRE VI.

Du même au même.

Le 26 mai.

J'ai pris l'habitude de te rendre compte de mes sentimens et de mes actions; je m'en applaudis. Combien de fois ai-je banni de mon cœur un projet, une pensée coupable, en songeant que le regard d'un homme dont je veux mériter l'estime, que

le regard d'un ami devait y pénétrer! Ce devoir est aujourd'hui bien délicat; mais je n'hésite point à le remplir.

Je me suis rendu des premiers au bal de madame de Mercœur. Ce genre d'assemblée exige peu de frais de la part de ceux qui s'y trouvent; je me suis efforcé de cacher mon agitation sous un air sérieux et de mauvaise humeur. Je ne voyais, ne disais, n'entendais rien. Les yeux fixés sur la porte, j'attendais madame de Thémines. J'étais venu au bal avec la certitude qu'elle y viendrait aussi, et pourtant, au bout d'une demi-heure, il me prit une vive inquiétude de ne pas la voir arriver. Tous les obstacles possibles vinrent s'offrir à mon esprit; et que de choses possibles! Mon imagination n'y suffisait pas; mais elle paraît:

mes craintes sont dissipées; un trouble enchanteur succède à ce trouble si pénible. Elle était sans diamans, simple, et n'ayant pour parure que sa fraîcheur et ses grâces. Au moment où elle m'aperçut, je démêlai dans ses traits un léger trouble, qu'effaça bientôt un air de bienveillance et d'intérêt.

Je m'approchai d'elle. Quel supplice d'être réduit à ne dire que les choses les plus indifférentes, quand le cœur est si ému! La conversation était à peine engagée entre nous, qu'il me vint à l'esprit de lui parler de ma mère. Je me trouvais heureux d'un tel rapport, le seul qui pût m'aider à franchir cet intervalle de temps nécessaire à la familiarité; mais le bruit de la fête me ferma la bouche, et je frémis d'avoir été si près de profaner la mémoire d'une

mère que je ne devais point me rappeler sans un respect religieux. Ce souvenir avait je ne sais quoi de sombre et d'imposant qui m'a forcé de rentrer en moi-même.

Tu vas croire que mon imagination prévenue me fait voir ce qui n'existe qu'en elle; il m'a semblé que madame de Thémines avait eu la même pensée, ou du moins pénétré la mienne. Elle a jeté les yeux sur cette foule livrée au plaisir, puis les a baissés tristement. Ce rapport dans nos idées m'a inspiré une hardiesse que je ne puis concevoir à présent. — Ah! madame, lui ai-je dit, me serais-je abusé en pensant que nous étions nés pour éprouver les mêmes sentimens? — Je ne vous entends pas, m'a-t-elle répondu en rougissant; — et sans me donner le temps de me justifier ou d'ajou-

ter à mes torts, elle a parlé de la fête. Sa voix seulement conservait un peu d'émotion. Sa raison et son cœur l'avaient bien inspirée; mais elle n'avait pas cette triste expérience qui nous apprend à déguiser tout-à-fait nos sentimens.

Dans cet instant, M. de Melfort, qui nous observait, est venu la prier de danser; elle accepte en hésitant, mais sans l'écouter, sans dire un mot de plus, il l'emmène avec un mouvement d'humeur. Elle danse parfaitement bien; c'est assez pour elle de la grâce, de la noblesse; elle n'a point recours aux attitudes des danseuses, aux minauderies des comédiennes. Elle pense apparemment que des gens du monde, qui dansent pour leur plaisir, ne doivent avoir ni l'expression exagérée du théâtre, ni l'abandon des fêtes

de Bacchus. Toutes les femmes raisonnables la vantaient à l'envi ; mais ce n'était pas autour d'elle que se pressait la foule. Je sentis que je ne la verrais pas, sans dépit, danser, pendant tout le bal, avec d'autres que moi. Aussi, quoique je n'aie guère dansé qu'avec mon maître, et que j'aie peu d'usage du bal, je l'ai engagée pour la contredanse suivante. Elle n'a paru sensible qu'au sacrifice de mon amour-propre. De quel prix était alors à mes yeux ce talent, recommandation si douteuse aux yeux de bien des gens !

Mon tour arrive, nous dansons. Je ne songe plus à ma parfaite ignorance des figures. J'ai le droit de presser la main de madame de Thémines, de fixer mes regards sur les siens. Je ne vois plus rien autour de moi. Par malheur, M. de Melfort,

cet amateur passionné de l'*art des Vestris et des Gardel*, était de la même contredanse. J'oublie le peu que je savais, j'oublie mon tour de danser; je m'élance étourdiment à l'instant où M. de Melfort exécutait un pas très-difficile, je le pousse avec force et manque de le renverser. Un cri général s'est élevé contre moi; je m'excusais; M. de Melfort m'interrompant : — Non, monsieur, me dit-il, continuez, puisque vous le voulez absolument! c'est vous, vous seul que l'on verra danser. — A ce propos, je ne fais plus d'excuses, et j'achève tranquillement ma contredanse.

Comme je la finissais, j'entendis M. Melfort qui disait, au milieu du groupe de ses admirateurs : — Ce grand écolier, que vous voyez tout ébahi de sa belle provinciale, méri-

terait bien qu'on lui donnât une leçon; sa maladresse m'a fait manquer le pas nouveau que j'avais annoncé. Je l'ai composé dans mes méditations, cet hiver; et je ne l'avais jamais essayé en public; je le craignais. Il ne faut qu'un instant, une porte qui s'ouvre, une mouche qui vole, pour vous faire manquer un pas semblable. Après, on est bien fâché, on vous fait des excuses, on se désole.... mais le pas est manqué!.... Dieu, comme je m'étais lancé! — Un peu trop, lui dis-je, en faisant un pas qui m'amena de son côté.

Dès que j'eus fini de danser, je m'approchai de lui, et le tirant à l'écart: — Monsieur, lui dis-je, vous parlez d'écolier, de leçon....Vous ne pouvez donner que des leçons de danse: vous dansez fort bien.....

— Et je ne me bats pas plus mal; je vois où vous voulez en venir; je suis à vos ordres. En sortant du bal, nous irons au bois de Boulogne... En sortant du bal ?.... Non pas. J'ai un engagement sacré pour demain au soir. Madame de Thémines ne me pardonnerait jamais de n'être pas venu à un bal qu'elle donne pour moi. J'aurais beau lui dire que c'est une affaire d'honneur : une maîtresse de maison n'entend pas ces raisons-là. J'attends donc de votre politesse la permission de remettre au lendemain *notre explication*. Soyez tranquille sur mon exactitude : je suis de parole..... en tout. — C'est assez, lui dis-je en souriant, j'y compte, et je passerai chez vous à huit heures du matin avec deux amis. — Nous continuâmes de danser ensemble jusqu'à la fin de la contredanse.

Aucun de ceux qui nous entouraient n'avait pu entendre notre courte conversation ; mais le sujet n'en avait échappé à personne, ou du moins, c'est ce que je pensai en voyant tout le monde se parler à l'oreille d'un air inquiet. Madame de Thémines pâlit ; son trouble me fit éprouver une joie cruelle ; mais je tremblais qu'un autre ne s'en aperçût, et je me hâtai de la distraire. Lorsque nous fûmes assis, elle trouva le moyen d'amener la question qu'elle voulait me faire. Elle me dit d'un ton timide, et sans avoir l'air d'espérer que je lui dirais la vérité : — Vous avez fait un grand chagrin à ce pauvre M. de Melfort. Il aime la danse avec passion ; son talent et sa manie lui font pardonner beaucoup de choses, et lui-même est peu susceptible. Je suis persuadée qu'il aura reçu, avec toute

l'honnêteté possible, les excuses... que vous lui deviez. — Je me suis permis, comme elle, un peu de ruse: déguiser la vérité toute entière eût été confirmer ses craintes. Je lui montrai donc un léger mécontentement de la conduite de M. de Melfort; mais je ne pus que la ramener au doute, sans dissiper entièrement son inquiétude. Je dus à ce danger, où venait de me jeter une préoccupation dont elle était l'objet, plus de confiance et de familiarité de sa part. Il semblait que le péril dont elle me croyait menacé, l'éclairât tout à coup sur le prix qu'elle attachait à mon amour, à mon existence. Ses yeux s'arrêtaient sur les miens avec une expression plus touchante. Je voyais qu'elle aurait voulu m'amener à quelque démarche conciliante auprès de M. de Melfort. La prière était sur

ses lèvres, mais elle y était retenue par la réserve ; et peut-être par un certain respect que les femmes ont, en ce pays, pour tout ce qui tient à l'honneur.

Pour moi, après ce qui s'était passé, je ne devais pas laisser voir la plus légère apparence de déplaisir. Je proposai à madame de Thémines de danser... — De danser ! s'écria-t-elle ; M. de Saint-Albe, vous voyez bien que je n'en ai pas envie. — Vous voulez donc m'obliger de chercher une autre danseuse ? il y a des plaisirs que l'on peut goûter dans tous les momens, des plaisirs qui ne sont pas de la joie. Et n'en est-ce pas un d'être avec les gens qui nous aiment, ajoutai-je en baissant la voix ? Ne me refusez pas cette grâce, la première que je vous demande. — Son cœur me répondait : — peut-être la der-

nière! — car je la vis frémir. — Il m'est impossible, s'écria-t-elle avec agitation! — Ah, mon ami, qu'elle était belle en ce moment! Sans réflexion, sans cette adresse odieuse que tant d'hommes se piquent de posséder, troublé moi-même, j'ose profiter de son trouble; je l'entraîne et nous voilà valsant ensemble, aux sons d'une musique enchanteresse. J'avais éprouvé quelques sentimens pénibles, ils firent place aux sentimens les plus doux. Sophronie, (c'est ainsi qu'elle s'appele) Sophronie, les yeux baissés, rougissait de mon bonheur, et peut-être du sien. Juge du désordre de mon cœur! Elle offrait à mes regards l'image de ces vierges sacrées qui goûtent, dans le Ciel, des plaisirs purs comme leur pensée. N'as-tu pas éprouvé combien les idées s'exaltent dans cette situation

délicieuse, où, séparé par un faible intervalle, pressé d'une main chérie, et comme attiré par un souffle amoureux, l'imagination vous rapproche... Valencey, je méprise la mort, mais un presentiment me l'annonce; eh bien, je puis mourir! j'ai connu le bonheur sur la terre.

Elle marchait appuyé sur moi. Je voyais se peindre dans ses traits une douce langueur. Un soupir douloureux s'échappa de son sein; elle n'osait lever les yeux sur les miens, de peur de laisser tomber les larmes que j'y voyais briller. J'étais si ému, si troublé, que je ne pouvais trouver d'expressions assez modérées; car notre bouche n'avait point encore parlé selon nos cœurs. Qu'ils sont importuns, ces spectateurs ennuyés, qui, d'un regard avide, cherchent sur vos traits ce qui se passe dans

votre âme ! D'Armoville surtout, ne perdait pas de vue madame de Thémines: Combien d'autres semblaient aussi me porter envie ! J'étais loin d'en ressentir la moindre joie. Nous l'avons déjà dit ensemble, mon cher Valencey ; le bonheur s'évapore au grand jour, comme la douce rosée de la nuit : plus fait pour le cœur que pour l'amour-propre ; plus fait pour être senti que pour être connu, il prend en réalité tout ce qu'il gagne en apparence.

Ce n'est pas toi qui me diras : — Quoi ! depuis si peu de temps, un si violent amour ! — Oh non, mon ami, nos cœurs s'entendent trop bien. La multiplicité de nos sentimens ne fait-elle pas disparaître cette mesure idéale du temps (1).

---

(1) Il n'a pas le sens commun ; chez tous

La douleur, l'amour, tout ce qui vient de l'âme, enfin, peut-il se mesurer avec l'almanach ou l'horloge ? peut-il se mesurer ?

Les portes du salon s'ouvraient sur un jardin très-agréable, et comme nous sommes aux jours les plus chauds du printemps, beaucoup de personnes se promenaient. Sophronie consentit à suivre leur exemple. Tous ces gens s'extasiaient

---

les animaux, la rapidité des battemens du cœur est proportionnée à la durée de la vie. La durée d'une *seconde* est celle d'un mouvement de notre pouls. Cette manière de mesurer le temps, qui se rapporte aux sensations, et par conséquent aux sentimens et à la pensée, n'a donc rien d'arbitraire. Le temps, ainsi que l'espace, n'est *relatif* que pour des animaux d'espèces différentes. Mais il n'y a que nous qui ayons le malheur d'être métaphysiciens.

à la vue des roses et des feuilles nouvelles. Du sein des plaisirs bruyans de la ville, ils vantaient, dans leur langage précieux, les beautés de la nature et les délices de la campagne. Je voulus faire remarquer à madame de Thémines cette scène plaisante de la comédie, que l'on nomme la société; mais elle ne pouvait sourire.

On a remarqué qu'il était embarrassant de se trouver ainsi tête-à-tête avant que d'être assurés d'un amour mutuel. Cela peut être vrai pour ceux qui ne veulent que séduire; mais le silence n'a point de vide pour celui qui aime. Madame de Thémines s'appuyait légèrement sur mon bras. Je n'osais parler; notre situation était un songe heureux que le premier mot allait dissiper; d'Armoville avait écouté notre si-

lence. Pardon, madame, dit-il à Sophronie, en venant se promener à côté d'elle, il me semble que je ne vous interromps pas ? — Tu vois que ce d'Armoville aurait envie d'avoir l'esprit méchant ; mais c'est en vain que ce sourire affecté vous avertit toujours de chercher quelque chose dans ce qu'il dit. Il se donnait beaucoup de peine pour être aimable, lorsqu'une dame le tirant par le bras: — Monsieur, monsieur, la contredanse est finie, venez prendre votre place. — Désolé de vous quitter si vite, dit-il à madame de Thémines.

Ce monsieur est-il de vos amis, lui dis-je aussi quand nous fûmes seuls. — Une femme de mon âge ne peut guère avoir des amis du sien, répondit-elle avec un soupir. — Mais..... — Seriez-vous tenté de

plaider sa cause? — Oui, madame, oui, s'il vous aime véritablement, s'il sent bien tout ce que vous valez, s'il vous voit telle que vous êtes... Ah! si pour être digne de vous, il ne suffisait pas de vous bien connaître, qui pourrait y prétendre? Mais je parle pour lui, moins encore par justice que par pitié. Je sens quel serait son malheur. Il peut avoir eu la hardiesse d'espérer : que deviendrait-il au monde en perdant un tel espoir! Sophronie ne leva point les yeux, elle ne me regarda point pour savoir si c'était en faveur de d'Armoville que je parlais. — Je ne le vois que depuis bien peu de temps, me répondit-elle; mais je sens que je l'aimerais si je le connaissais davantage. — Mon ami, quand elle prononce ce mot aimer, on croit le voir sortir de son cœur.

Que d'orgueil cette réponse m'a donné ! moi, je pourrais lui plaire ! Depuis que j'en ai l'espérance, je cherche et je trouve en moi des vertus dont je n'eusse osé me flatter.

Alors, j'ai parlé; mon cœur ne s'est pourtant épanché qu'à demi; des aveux sincères auraient blessé l'oreille de Sophronie. Je ne dois pas non plus oublier de te dire que la prudence au milieu de tant de témoins, m'a plusieurs fois éloigné d'elle. Comme la fête allait finir, je m'approchai encore de madame de Thémines, avec un serrement de cœur que je ne saurais te dépeindre. Nous passâmes dans le jardin. Je voyais qu'elle avait à me dire quelque chose qui lui coûtait beaucoup. Sa respiration était pressée, et le son de sa voix altéré. Dès que nous nous sommes vus dans un

endroit écarté : — Saint Albe, m'a-t-elle dit, une circonstance impérieuse m'a forcée d'entendre l'aveu de vos sentimens, et de vous laisser pénétrer les miens plutôt que je ne l'aurais dû. J'ai fait ce sacrifice au désir que j'avais d'obtenir quelques droits sur votre cœur, et ces droits, je vais m'en servir.... A ces mots, elle s'est arrêtée un instant; elle ne pouvait plus parler. — Je crois connaître les lois de l'honneur, a-t-elle repris; elles sont loin d'exiger que vous donniez des suites à votre léger différent avec M. de Melfort. Si vous n'y êtes obligé par aucune provocation de votre part et de la sienne, je vous demande la promesse d'oublier tout. — Je vous le promets, Sophronie. — Vous me trouverez peut-être indiscrète, imprudente; vous ne savez pas com-

bien m'a coûté cet affreux point d'honneur. — J'écartai du mieux qu'il me fut possible, des souvenirs et des pressentimens si tristes. J'aurais voulu lui sauver vingt-quatre heures d'inquiétude. Comme je m'éloignais, elle parut avoir encore quelque chose à me dire. Je revins, elle leva les yeux sur les miens, et ne parla point. Je m'arrachai d'auprès d'elle par un effort pénible. Mon esprit se troublait, je ne sentais plus ces regrets cuisans, ces flammes dévorantes ; il me sembla que je rentrais dans le néant.

Après quelques heures de sommeil, j'ai mis ordre à mes affaires, j'ai été voir mon oncle, avertir notre ami la Meilleraie qui doit me servir de témoin, et je suis venu t'écrire cette lettre que j'interromps pour

aller encore chez madame de Thémines.

A 1 heure du matin.

J'aimerais mieux ne l'avoir point vue. Elle n'a pu déguiser un mouvement de surprise et de joie quand j'ai paru : mais je ne sais quelle réflexion soudaine l'a fait retomber dans la tristesse. Elle était entourée de monde. Tous ces gens avaient l'air gai, l'air content ; et moi-même il m'a fallu prendre le même air. Mes yeux ont rencontré ceux de Sophronie : elle me semblait si émue que je craignais un éclat. Elle n'a jamais eu rien à cacher, et les mouvemens de son cœur sont d'une vivacité que les devoirs de la vertu doivent seuls arrêter. Je la crois capable de braver les bienséances d'é-

tiquette. Les regards s'arrêtaient quelquefois sur nous. Tant de contrainte me devenait aussi trop pénible ; je suis sorti plus vivement, sans doute, que je ne l'aurais dû.

Quoi, je ne la verrais plus! je puis ouvrir mon cœur aux yeux d'un ami. Ce lien si puissant, d'autres encore m'attachent à la vie. Je sers mon pays, je l'aime; je pourrais m'illustrer en de plus nobles dangers. Oserai-je le dire, moi qui reste obscur à jamais? Ce mot de gloire a retenti quelquefois dans mon cœur; ces connaissances que j'aurais pu rendre utiles un jour; enfin, cette impatience de connaître, de sentir, de s'élever... tout cela va peut-être périr sous l'épée d'un jeune étourdi; peut-être périr, car je ne souffrirai point qu'un combat devienne un jeu. Ce siècle a tout parodié, tout avili; on

rit de ces duels, assauts de maladresse et de générosité, d'où les combattans reviennent bons amis, bien portans, et montrant pour leur bravoure une admiration mutuelle, que le public ne partage pas toujours. Un homme, un militaire ne doit pas tirer l'épée pour verser quelques gouttes de sang. On ne devrait pas non plus la tirer si légèrement. Mais, tu le sais, je n'ai fait qu'obéir aux lois d'un honneur peut-être mal entendu.

Il est trois heures du matin, tout se tait. Je n'entends plus que la pendule : que ce bruit est mélancolique! chaque battement est un arrêt qui retranche un des instans de notre vie.

Depuis que j'ai quitté la plume, j'ai voulu descendre dans mon âme. Quel retour sur moi-même! je n'ai

pu attacher mon nom à aucune action glorieuse dont la mémoire honorât les sentimens que j'eus le bonheur d'inspirer. Si je meurs, que restera-t-il de moi ? un souvenir dans ton cœur, et dans le cœur de Sophronie! je ne serai point effacé de la terre, mais le temps!... eh bien! ce qu'il peut m'enlever, l'éternité me le rendra... Ecartons cette idée. Valencey, Sophronie, vivez long-temps heureux. S'il était un séjour d'où il me fût encore permis d'être le témoin de votre bonheur, ou plutôt du tien seul! L'amour ne veut pas que l'on soit heureux autrement que par lui. Me suivra-t-il au delà de ce passage que nous appelons la mort, dans cette ombre épaisse que mon esprit s'efforce en vain de percer ? T'en souviens-tu, Valencey ? dans des entretiens qui semblent peu faits

pour notre âge, nous nous sommes promis que le premier qui mourrait, découvrirait à l'autre les mystères du tombeau; je tiendrai ma parole. Eh pourquoi ne la tiendrais-je pas? je sens en moi quelque chose d'immortel; un être aérien, éthéré, dont ce corps misérable n'est que l'enveloppe grossière.

Valencey, je sais que tu m'aimes. Si le jour qui commence est le dernier des miens, je mourrai convaincu de ton amitié, et je t'en demande en ce moment le gage le plus cher. Je veux que tu te fasses connaître de madame de Thémines, et que tu lui parles de moi quelquefois. Tu lui diras quelles furent mes dernières pensées : tu les vois, et tu verras, sans doute aussi, celles que ma main ne pourrait déjà plus te tracer.

En vain j'essaie de détourner

mon esprit de ces tristes pressentimens ; en vain, je m'efforce d'embrasser dans l'avenir une ombre de bonheur. La mort m'arrête de sa main glacée, et me dit : *C'est moi qui suis ton avenir.*

D'où m'est venu cet avertissement ? qui m'a révélé ma destinée ? Tu me connais. Ce n'est pas la frayeur qui me montre la mort. Je la vois sans la redouter. J'arrête mes regards sur sa face. Elle avance, et je ne les détourne point. L'image adorée demeure avec moi ; ah ! il me fallait la mort ou le bonheur !

A 3 heures.

Je ne dois aller chez Melfort que dans quatre heures ; je vais dormir. Adieu, cher ami.

Tu recevras d'autres nouvelles peu de temps après cette lettre. J'ai chargé

la Meilleraie de te les donner, si je t'écris ici pour la dernière fois.

LETTRE VII,

De madame de Thémines, *à madame* de Verneuil.

(On supprime deux lettres qui ne contiennent d'autres faits que ceux rapportés dans les précédentes.)

Le 27 mai au soir.

PLUS de doutes, plus d'espérance! j'ai tout appris. Le jour du combat est fixé. C'est demain, demain! Ah malheureuse! Que faire, quel parti prendre? le temps s'écoule, et nulles ressources ne s'offrent à mon esprit. Ma sœur n'est pas ici, vous êtes loin de moi, tout m'abandonne. Pour-

quoi ne lui ai-je pas ouvert mon cœur? pourquoi n'ai-je pas tout dit à vous, à ma sœur, à Melfort?... Je n'obtiendrais rien de Saint-Albe : il m'a trompée. Il y a une heure qu'il était ici. Je ne savais rien encore, et son air m'a fait trembler. A travers sa douleur et son amour, je voyais dans ses regards quelque chose de fier et d'inflexible. Il ne sait pas combien il m'est cher. Si j'allais supplier son adversaire, me jeter à ses pieds... — L'honneur le veut, dira-t-il. — Mais il verra mes larmes. D'affreux succès n'ont-ils pas déja fait connaître son courage? son adresse même peut lui servir de prétexte, le justifier à tous les yeux, et sa conduite semblerait dictée par le véritable honneur. Mais, moi, qui me justifiera?... Qu'importe! n'hésitons plus. Je pourrais sacrifier mon

bonheur à d'odieuses bienséances; mais la vie de Saint-Albe!....

A minuit.

Il n'était pas chez lui, il ne doit rentrer que demain à dix heures. Ses ordres étaient donnés pour cette heure-là: O Lucie! vous qui m'aimez si tendrement, je meurs, et vous êtes loin de moi, et vous ne pouvez me secourir! Mon sort va se décider, O mon Dieu! je n'ai que vous à qui m'adresser. Prenez pitié de mon égarement; donnez-moi la force d'attendre votre volonté.

LETTRE VIII,

Le chevalier de la Meilleraie, *au marquis* de Valencey.

Le 28 mai.

Mon cher Valencey, je m'arrache aux tristes devoirs que m'imposait l'amitié, pour en accomplir un autre, aussi déplorable peut-être. Je le remplirai cependant. C'est la volonté de Saint-Albe; c'est.... sa dernière volonté. Je ne puis vous donner qu'une seule consolation; elle est affreuse; notre ami est mort en homme d'honneur, et trop digne de la haute estime qu'il avait inspirée.

Le maître de salle ne quittait pas M. de Melfort. Cette affreuse scène semblait un triomphe pour lui. — Monsieur manie l'épée comme un

artiste, disait-il en parlant de son élève. — Quand je considère l'étendue de l'arène et le nombre des spectateurs, dit M. de Melfort, je trouve que deux personnes se battant au milieu de tant de monde, feront peu d'effet; cela sera mesquin. Qui veut être mon second? — Telle est l'influence du point d'honneur, que sur ce propos extravagant, sept ou huit jeunes gens s'avançaient, quand un vieux militaire, qui portait une croix respectable, et l'uniforme des invalides, plus respectable encore, les arrête, et regardant les spectateurs qui l'approuvaient des yeux, dit à Melfort d'un ton d'autorité: — Monsieur, votre conduite est révoltante! nous ne souffrirons pas que vous exposiez, de gaieté de cœur, la vie de braves gens destinés à servir l'état. Videz votre querelle; c'est

bien assez ! — Que ne sommes-nous venus avant l'heure de la promenade, reprit Melfort ! la chose se serait passée entre nous. Monsieur ne veut pas que vous vous battiez ; faites-vous plutôt casser quelque membre en défendant la patrie, que personne n'attaque, et vous aurez l'honneur de devenir ses camarades; et s'adressant à Saint-Albe d'un ton doux et poli : — Je crois qu'entre nous deux, c'est vous, monsieur, qui êtes l'offensé : choisissez donc de l'épée ou du pistolet..... — Tous deux, s'écria Saint-Albe, qui craignait de sembler en reste avec son adversaire : nous marcherons l'un contre l'autre avec toutes nos armes; et si le pistolet ne termine point le combat, nous le continuerons à l'épée. — A ces conventions meurtrières, tout le monde pâlit, excepté

Melfort. — J'accepte, dit-il. — Là dessus Saint-Albe exigea des témoins leur parole d'honneur de ne séparer, dans aucun cas, les combattans, et même d'empêcher, l'épée à la main, que l'on ne vînt les interrompre.

La distance mesurée, ils marchent. Saint-Albe tire, et manque son ennemi. Melfort, plus heureux, le blesse au bras gauche, et, presqu'au même instant, son chapeau est percé par le second coup de notre ami qui s'avance toujours d'un air tranquille. Melfort l'ajuste, se remet, l'ajuste encore; mais Saint-Albe, tirant son épée par un mouvement brusque, lui fait manquer son coup. — Bien joué, s'écrie Melfort!... Et son adversaire était sur lui, qu'il n'avait pas eu le temps de se mettre en défense. D'après leurs conven-

tions, Saint-Albe pouvait le frapper, le combat finissait, et notre malheureux ami nous était conservé ; mais il eut horreur de donner la mort à son ennemi désarmé ; il s'arrêta.

Le combat continue plus animé, plus effrayant mille fois. Saint-Albe, à force de courage, résiste à l'adresse consommée de son adversaire. Cent fois le fer effleure la toile tremblante dont leurs poitrines sont couvertes. Ils ne perdent pas une ligne de terrain; l'un et l'autre semblent adossés à une muraille. Cette lutte était si longue et en même temps si vive et si terrible, que l'on n'en pouvait soutenir le spectacle. Des cris d'indignation s'élevèrent enfin de tous côtés contre nous. Nos épées nues imposaient cependant aux spectateurs. Le seul officier des invalides s'avançait; mais les témoins de Melfort

l'arrêtent. Malgré ma parole, je restais immobile, et même j'étais près de prendre parti pour l'officier, lorsque notre ami blesse assez grièvement M. Melfort. Peut-être a-t-il crû l'avoir blessé plus dangereusement encore, peut-être cette idée a-t-elle ralenti son bras..... M. de Melfort lui a porté un coup si violent, que le fer est entré jusqu'à la garde. — Voilà ce beau coup de tierce que je vous ai toujours conseillé, s'est écrié l'infâme maître d'escrime! — Saint-Albe étendait encore la main pour frapper; ses doigts s'ouvrent, son épée ne tient plus qu'au mouchoir qui l'entoure. Il tombe sur le front. . . . . (Nous étions à vingt pas!) Nous accourons, nous le soutenons dans nos bras. Tout secours était inutile. Nous l'avons porté au pied d'un ar-

bre. Le vieil officier s'empressait plus que personne. — Si généreux, si brave, disait - il !..... à la fleur de l'âge!.... — Et la voix lui manquait. Moi-même, puis-je achever un tel récit, et déchirer si long-temps votre cœur, quand le mien se brise à ce cruel souvenir! Toute ma vie j'aurai sous les yeux Saint-Albe mourant; je verrai son visage pâle et glacé, sa bouche sanglante, ses regards, qui s'élevant à peine, se tournent vers moi; il cherche, il presse ma main. Il a demandé d'être inhumé à l'abbaye de Longchamps; il voulait encore me parler; je n'ai pu entendre que ces mots : — Ah! Sophronie! — Vous en savez sans doute plus que moi : c'est le nom d'une femme charmante qu'il connaissait depuis peu de temps. Je la

connais aussi, et j'ai même remarqué un de ses gens qui avait attaché son cheval à cent pas de nous. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, qu'elles restent pour jamais entre nous deux.

Il n'y avait plus auprès de M. de Melfort que ses témoins; la foule entourait Saint-Albe, et tous les yeux versaient des larmes. Personne n'avait osé retirer l'épée qui lui donnait la mort. C'était une douleur de plus. Chacun se regardait; il voit notre embarras; il arrache le fer d'une main défaillante. Nous nous efforçons en vain d'arrêter le sang; son dernier soupir a suivi de près ce dernier trait de force et de courage.

Je viens de remplir une tâche bien douloureuse; je n'ai pas besoin de vous peindre mes regrets, et

je connais trop bien votre amitié pour ne pas pressentir quels seront les vôtres.

LETTRE IX,

De madame de Thémines *à madame* de Verneuil.

Le 9 juin.

(Elle a déjà écrit pour lui mander l'évènement.)

Ne vous lasserez-vous point de mes lettres en l'état où je suis? Ne vous bornerez-vous pas à m'accorder cette pitié que l'on ne peut refuser au malheur. Doute injuste! Non, je ne le crains pas. Je connais votre cœur, il entendra le mien; mais lui seul peut l'entendre. Sans vous, toutes

mes douleurs resteraient dans mon sein.

Ce que j'ai à vous dire est pénible; même après l'aveu de mes sentimens pour l'infortuné que je ne connus, hélas, que si peu de temps! Ah! du moins, à quelque degré que vous jugiez mon esprit troublé, promettez-moi de ne pas m'abandonner! Je n'ai plus que vous, ô mon amie! Depuis la mort de M. de Thémines, vous le savez, mon cœur n'a point cherché d'autre appui sur la terre. Ce matin je suis allé demander celui du Ciel. (J'avais prié secrètement un prêtre d'offrir plusieurs fois le saint sacrifice pour une âme que la mort avait surprise, et qu'elle avait sans doute privée du secours de la religion.) J'étais dans cette chapelle écartée, où nous sommes allées tant de fois ensemble. L'église me sembla,

comme nous l'avons vue trop souvent, presque déserte. Quelques pauvres femmes seulement, dispersées dans la nef, unissaient leurs prières aux miennes. J'étais vivement émue; je tremblais devant l'autel, en me rendant compte des motifs qui m'y avaient amenée. Nul reproche cependant ne s'élevait du fond de mon âme. N'étions-nous pas libres tous les deux? Si toutes les douleurs suivent les sentimens dont l'objet est dans la tombe, du moins sont-ils exempts de repentirs.

La confiance rentra dans mon cœur. Je disais, de cette voix intérieure qui monte à l'oreille de l'Eternel, comme l'hymne le plus éclatant : — O mon Dieu! vous qui l'avez retranché de la terre, si jeune encore, et au moment où le bonheur l'attendait : récompensez ses vertus

dans le Ciel! j'ai reçu, d'un cœur soumis, la peine mortelle que vous m'avez envoyée; je vous offre ma soumission pour vous fléchir. Eprouvez-moi sur cette terre d'affliction; épuisez sur moi votre rigueur, et donnez-lui la paix! — De momens en momens, retentissaient, dans l'église solitaire, aux accords religieux de l'orgue, ces paroles à la fois tristes et consolantes: — *Qu'il repose en paix! Qu'il repose en paix!* —

Je n'entendais le bruit de la ville que dans le lointain; je m'en croyais séparée par une barrière éternelle, et cette idée calmait ma douleur... Mon amie, il m'a semblé que la voix de Dieu m'appelait à lui! Le prêtre et les assistans sont sortis; je suis restée immobile, éperdue.... Mon âme s'élançait dans l'autre vie.... Hélas! elle y cherchait, non pas les

biens qui nous sont promis, mais le bien qu'elle a perdu, qu'elle ne saurait oublier, qu'elle demande au monde, aux autels, à Dieu même!... Le croirez-vous...Moi, j'en frémis encore; j'étais seule..... un long et profond soupir a frappé mon oreille!

La force ne m'a point abandonnée. Je me relève lentement du prie-Dieu sur lequel j'étais prosternée; je regarde autour de moi. Ces murailles épaisses, ces antiques ornemens, ces pierres vénérables qui s'usent chaque jour sous les pas des fidèles dont elles couvriront bientôt la cendre; tout ce que je vois est inanimé, muet. Un sentiment, aussi inconnu pour moi que si le Créateur m'eût donné de nouveaux sens, s'est élevé dans mon sein. C'était un mélange de terreur et d'espérance...

J'écoutais toujours ; un second soupir, qui n'avait rien de douloureux, s'est fait entendre de la place où j'étais. Je n'ai plus regardé. Ma respiration, ma pensée, ma vie, était suspendue. Je ne saurais vous dire combien de temps je suis restée dans cet état : un effort soudain, irréfléchi, m'en a tirée : j'ai fui.

De retour chez moi, je suis restée pendant quelques heures dans un profond abattement dont certains mouvemens de frayeur m'ont fait sortir plusieurs fois. Enfin, ma raison a repoussé les fantômes que mon imagination, ou plutôt ma mémoire me présentait. J'ai même essayé de réprimer ma trop juste douleur. Le soir, poursuivie par des souvenirs effrayans, agitée de mille incertitudes ; j'ai trouvé plus de courage encore ; je suis retournée à l'église, je

voulais détruire des illusions mensongères, ou trouver une conviction qui m'interdisse à l'avenir des doutes sacrilèges.... Ils sont dissipés! Mon oreille ne m'a point trompée, et surtout quand, à l'abri de la surprise, je repoussais jusques aux regrets si légitimes qui m'avaient tourmentée le matin. Deux fois mes sens ont été frappés du même prodige.

Ma femme de chambre est à quelques pas de moi, et pourtant je ne me sens pas la force d'en retracer les détails. Je crains de fixer davantage dans mon esprit les souvenirs qui le remplissent. Hier, voulant faire coucher Azoline auprès de moi, j'ai dit que je me trouvais incommodée plus que je ne l'étais en effet. Moins agitée aujourd'hui, mon âme se partage entre la crainte et le désir de ne m'être point trompée. La crainte!

eh qui pourrait m'en inspirer? Le Ciel? je ne l'ai point offensé. Celui qui m'aima? je l'aimais aussi...... je l'aime encore, plus que jamais. Ah! s'il peut ainsi survivre à sa dépouille, s'affranchir de la tombe et se rendre visible à mes sens, il peut aussi, sans doute, lire dans les cœurs. Non, je ne le redoute pas. Que puis-je redouter sur la terre, après avoir tout perdu? Mais je m'égare, je vous méconnais, vous offense. O mon amie, puisque vous me restez, vous, la compagne de mon enfance et de ma jeunesse, vous, la dépositaire ou l'objet de tous mes sentimens, ma seule consolation dans mes longs chagrins, puisque vous me restez, non, je n'ai pas tout perdu.

LETTRE X,

de la même à la même.

Le 16 juin.

Vos deux lettres, quelques jours écoulés depuis la mienne, et la force des opinions reçues, m'avaient fait retomber dans l'incertitude. Hier, dans l'après-dîner, je voulus aller respirer l'air de la campagne, et je fis appeler M. Descombes, cet homme de confiance que vous connaissez, pour m'accompagner au bois de Boulogne. Toute autre société que celle-là, qui cesse d'en être une quand on le veut, m'eût été insupportable. Je voulais encore, si quelque vision nouvelle venait à frapper mes sens, qu'un témoin, plus infaillible que moi, pût, quoi-

qu'il arrivât, me défendre des doutes de mon esprit, ou des préventions de mon cœur. Comme je craignais de rencontrer du monde, nous avons passé par une allée presque solitaire. Un mouvement d'horreur me saisit en entrant dans ce bois fatal, en foulant cette terre baignée d'un sang qui m'était si cher. Tous les détails de l'affreux combat se retracèrent à mon esprit. Je ne me repentais pourtant pas d'être venue. Je sais qu'il est des cœurs qui fuient le souvenir de leurs peines, qui n'en pourraient supporter l'atteinte; mais il en est d'autres qui goûtent un funeste plaisir à s'enfoncer dans le chagrin. Rien ne peut adoucir les regrets d'une perte, que rien ne peut réparer! O Saint-Albe! cet enchantement qui me cachait le néant de la vie, ce charme qui remplissait mon

imagination avant même que je t'eusse connu, parce que je t'avais pressenti, il a disparu avec toi. La nature a perdu ses couleurs; le ciel, son éclat. Je ne sens plus la vie qui me reste que pour regretter celle qui m'est ravie. Sophronie ne te survit pas.

Le ciel était orageux, l'air pesant; mais les arbres avaient achevé de se couvrir de leur verdure. Les fleurs, les oiseaux, le mystère des bois, tout parlait de bonheur, et j'avais la mort dans le sein. Ah! que j'aimerais mieux ces derniers jours de l'automne, qui redoublent la solitude des forêts! Les feuilles décolorées, et n'attendant, pour tomber, que le premier orage, ressemblent aux tristes instans qui me restent; d'autres feuilles jonchent la terre; au murmure des vents qui les agi-

tent, je crois entendre des sons plaintifs retentir à mon l'oreille ; mon cœur y répond : je dis aux arbres attristés ; me voilà comme vous.

En arrivant près de Longchamps, je descendis de voiture, et je priai M. Descombes de me donner le bras. Nous nous promenions du côté de l'église, sans dire un seul mot. Mes regards demeuraient attachés sur l'enceinte fatale.... De temps en temps je faisais une courte prière, et vous en devinez le motif. Fatiguée de marcher, je voulus m'asseoir au pied des murs. Un saint effroi remplissait mon cœur, et cependant, je ne sais quelle curieuse impatience l'agitait. M. Descombes me devenait importun ; je désirais qu'il fût là, mais non pas avec moi. Après quelques paroles

insignifiantes, je lui demandai mes Heures, et dès qu'il me les eut apportées, il alla s'asseoir à quelques pas de moi. L'orage, cependant, s'élevait de plus en plus; je voyais frémir la cime des arbres; le murmure des feuilles s'approchait avec le souffle qui venait les agiter. Ma main tenait encore le livre des prières, mais j'avais élevé mes regards au-dessus de l'horizon. A travers les nuages sombres qui semblaient s'appesantir sur ma tête, mon œil, dans le lointain, cherchait un ciel plus pur, et mon âme s'élançait vers ces plaines immortelles, digne séjour de l'âme qu'elle adorait. Je tremblais, je sentais dans mes veines une fièvre brûlante, mais sans douleurs. Des larmes plus douces ruisselaient sur mon visage, et soulageaient mon cœur oppressé. — O mon Dieu! je vous

le demande encore, m'écriai-je, appelez mon âme à vous. —

Comme j'abaissais mes regards, (vous le dirai-je, ô mon amie !) j'ai vu dans l'enfoncement du bois, j'ai vu Saint-Albe !..... Le trouble où me jette ce souvenir fait trembler ma main. C'était sa démarche, ses traits, ses regards ; leur impression seule était un signe infaillible de sa présence : c'était lui. Je demeurai sans voix, sans mouvement; et je tâchai de rappeler mes esprits, incertaine si c'était une illusion. Au même instant (répondait-il donc à ma pensée !) il porta la main sur son cœur, comme pour me dire : — Oui, c'est moi ; et ses bras s'étendaient vers moi. Un cri m'échappe; je me sens défaillir. Descombes accourt et me soutient. — Non, non, lui dis je, n'appelez pas, me voilà

remise. — Nous gardions tous deux le silence. — .... L'avez-vous vu, lui dis-je en hésitant? — Quoi, madame? — Là, dans cet endroit obscur, sous ce chêne, tout à l'heure. — A ces mots, il me regarde d'abord avec frayeur, puis avec tristesse. — J'étais tourné de l'autre côté, me dit-il enfin; qu'a donc vu madame? — Je ne repondais point, trop émue encore pour être confuse, et ne pouvant détourner mes regards de l'endroit où j'avais vu Saint-Albe.

Je ne l'apercevais plus; mais le jour ayant baissé tout-à-fait, je crus, dans une ombre plus épaisse et plus avant sous les arbres, le reconnaître encore. Les approches de la nuit ne m'effrayaient point, et pourtant je n'osais m'approcher de l'objet surnaturel qui fixait toutes mes pensées. — Si madame s'est sentie incom-

modée, reprit M. Descombes, je crois qu'elle fera bien de ne pas rester plus long-temps ici. — J'ai pris son bras, et je suis montée en voiture sans lui répondre, et sans savoir ce que je faisais.

Je balance à vous envoyer cette lettre; si ce que j'ai vu n'est pas une erreur de mon imagination, c'est un grand mystère, et peut-être suis-je coupable de le révéler; si ce n'est qu'une erreur, faut-il que je vous découvre ainsi toute la faiblesse de mon cœur, et n'est-ce pas m'exposer à vous voir rougir des sentimens du vôtre?

(Il y avait ici une lettre de madame de Verneuil.)

LETTRE XI,

de la même à la même.

Le 18 juin.

Je ne l'avais que trop prévu, vous avez douté, et vos doutes, le dirai-je, m'ont blessée. Je vous avouerai, cependant, qu'il y a des momens où je suis près de les partager.

Je n'ai rien dit à ma sœur; je crois en avoir deviné la raison : (que de fois nous sommes obligés de deviner ce qui se passe en nous-mêmes!) je l'ai souvent assurée que jamais je ne serais sensible à l'amour. A-t-elle su lire dans mon cœur? ce qu'il y a de certain, c'est que dans les premiers jours, elle a ménagé ma tristesse, et qu'elle ne s'occupe aujourd'hui que de la dissiper. Ses soins si tendres,

si pressans, ont triomphé de ma répugnance à voir toute autre qu'elle. Si je m'étais toujours refusée à ses instances, il aurait fallu lui en découvrir le motif secret, et cet aveu tardif m'était impossible. Il semble qu'il y ait entre nous une convention tacite. Nous paraissons nous entendre, et pourtant il ne nous est échappé ni à l'une ni à l'autre, un seul mot relatif au secret que je vous ai confié.

LETTRE XII,

de madame de Verneuil, *à son amie.*

Le 20 juin.

Vous me cachez quelque chose; le ton de votre lettre me l'apprend. Une douleur si vive s'effacer si

promptement de votre cœur ! du cœur de Sophronie ! cependant, vous n'êtes point capable de méconnaître le mien ; vous croyez, vous savez que je vous aime. Si vous deveniez injuste, je frémirais ; quel affreux changement se serait opéré en vous ! Et sans que je puisse encore vous accuser d'injustice ; vous n'imaginez pas toute l'inquiétude où vous jetez votre amie.

LETTRE XIII,

de madame de Thémines, *à madame* de Verneuil.

Le 22 juin.

Non, je ne saurais fermer mon cœur à la confiance, je me repens de l'avoir cru possible ; mais aussi,

pourquoi vous refuser à l'évidence? vos doutes m'humiliaient : vous n'en aurez plus.

La veille du jour où je vous écrivis, ma sœur m'amena M. d'Armoville, pour me distraire, disait-elle. En effet, malgré ma répugnance à le voir, je finis par écouter, avec assez d'indifférence, il est vrai, les nouvelles dont j'étais si loin de m'informer depuis quelques semaines. Je n'ai pas besoin de vous le dire, je trouvais peu d'amusement à ces récits pleins de médisance. Vous connaissez la confiance de M. d'Armoville, il jugea du plaisir que j'y prenais, par celui qu'il avait à s'écouter.

Il était, ainsi que ma sœur, assis en face de moi, devant ma grande table à fleurs. Le jour venait de tomber. Un trouble secret, involontaire,

s'emparait de moi ; je lève les yeux, et j'aperçois dans le fond de ma chambre, Saint-Albe, Saint-Albe lui-même! ou du moins l'objet mystérieux que j'avais vu quelques jours avant sous les arbres de l'abbaye. Il restait immobile, et les regards attachés sur moi. Au mouvement d'effroi qui m'échappe, il disparaît. — Demeure, m'écriai-je! — Je m'aperçus trop tard de mon imprudence. Si d'Armoville n'eût pas été là, j'aurais, dans le premier mouvement, tout avoué à ma sœur. Je voyais la frayeur peinte sur son visage, et tout ce que je pouvais faire, c'était de la rassurer. — Ce n'est rien, lui dis-je d'un air riant, plus rien du tout. J'en ai éprouvé autant il y a quelques jours. — Chère sœur! elle avait bien de la peine à se remettre; et pourtant, lorsqu'elle me vit pleurer du chagrin

que je lui causais, elle s'efforça de paraître plus tranquille. D'Armoville ne disait plus rien. Je m'aperçus que ma sœur le priait tout bas de nous laisser seules.

Dès qu'il fut parti, elle prit mes mains dans les siennes. Je voyais dans ses yeux le désir qu'elle avait de connaître le secret dont j'étais oppressée; j'éprouvais moi-même le besoin d'ouvrir mon cœur à l'amitié; c'est sur elle que le malheur cherche à s'appuyer; et pourtant, le mot qui eût amené cet épanchement si doux, s'arrêta sur mes lèvres comme sur les siennes. Onze heures sonnaient, elle me quitta, après m'avoir plusieurs fois embrassée avec plus de tendresse encore que de coutume. Nous avions le cœur serré. Restée seule, je regardais autour de moi, d'un œil égaré; j'étais sur le point de

rappeler ma sœur. Un autre sentiment s'éleva dans mon âme, et je retrouvai plus de courage. Je voulus dissiper mes incertitudes. Je me jette à genoux, et je m'écrie : — O toi que j'aimai si tendrement, toi que j'aime au delà du tombeau, pourquoi tourmenter ton amie? Esprit du Ciel, tu vois mon cœur. Qu'ai-je fait, que te chérir, te regretter et te pleurer? Toi seul es mon souvenir, mon espérance, ma pensée de tous les momens. Tant que tu vivais, ma vie était à toi; tu n'es plus, et je demande la mort qui doit nous réunir. Non, ce n'est pas pour m'effrayer, que par un prodige divin tu es descendu sur la terre. Je doute encore si mes yeux ont vu celui qui n'a cessé d'être présent à mon cœur, et ce doute est pour moi aussi cruel que ta perte même.. Si je ne me suis

pas abusée, viens! tu me vois suppliante. J'ai vaincu toutes mes terreurs. Eh! pourquoi les ai-je ressenties? tu ne peux me haïr; et cet objet sorti du tombeau, cet être céleste, n'est-ce pas cette âme, la moitié de la mienne? — Je ne pouvais plus parler. Je suis restée quelque temps le visage appuyé sur mes mains, et sans savoir si j'étais sur la terre, ou dans la tombe, ou dans le Ciel.

Je me relève enfin, et je le vois encore devant moi; incliné vers la terre; il n'osait approcher. — Saint-Albe, me suis-je écriée! Grand Dieu, qui me l'as rendu, puis-je assez te bénir! — C'est moi, Sophronie! c'est ton amant! ne doute plus de sa présence. Le Ciel a permis que l'âme, dont les sentimens purs n'ont été altérés ni par les douleurs, ni par les vaines frayeurs de la mort, et qu'une

volupté terrestre n'enchaîne point encore au séjour des hommes, puisse, même après le trépas, revenir près de ce qu'elle aime. Oserai-je vous l'avouer, ô ma Sophronie! Il faut aussi que ces êtres, appelés à une nature plus parfaite, à des destins moins fragiles, lisent dans le cœur de ceux qu'ils ont laissés sur la terre, de véritables regrets, un amour au-dessus de cette épreuve terrible; enfin tout ce que j'ai lu dans votre cœur. — O que sa voix a troublé mes sens! Je l'aurais reconnue, et cependant elle ressemblait aux sons d'une musique céleste, à ces accens doux et mélodieux, que pendant une nuit d'été les zéphirs font entendre au loin dans les airs. — Sophronie, relevez-vous, a-t-il ajouté, c'est devant moi que vous êtes. — Je me suis relevée. —

Me voilà sans effroi, lui ai-je dit. — Mais à peine mes yeux étaient-ils accoutumés au prodige, que j'ai ressenti quelque crainte de me voir, au milieu de la nuit, seule avec celui que j'aimais. — Sophronie, s'est-il hâté de me dire, vous oubliez la barrière qui nous sépare; j'ai franchi la mort, et vous vivez! Mais dans quel temps avez-vous dû trembler? Celui qui fut aimé de Sophronie, celui même qui l'aima, pourrait-il trahir sa confiance? Ange de candeur et de pureté, vous ignorez encore quel était l'amour que vous m'inspiriez. —

Tandis qu'il me parlait, je l'observais, éperdue de surprise et d'amour. Quelles images dans la nature, quelles expressions dans la langue des hommes pourraient peindre un objet si supérieur à l'homme, si su-

périeur à la nature! Vous avez vu les rayons du soleil pénétrer dans un endroit obscur, et se détacher de l'air qui les entoure. Eh bien, c'est d'une lumière plus brillante, nuancée des plus douces couleurs, qu'est revêtue la forme de cet être aérien.

A l'amour qui remplissait encore mon cœur, se joignait je ne sais quelle admiration religieuse qui n'était pas exempte de frayeur. — Bannissez l'idée de la mort, me dit-il, et ne me regrettez plus, quand vous me voyez devant vos yeux. Je vis encore dans votre âme... La pudeur peut m'écouter sans rougir; cette pudeur, rayon divin de la vertu, serait une méfiance injurieuse. Pour nous, les félicités, les fautes, les repentirs du monde ne sont que de vains noms. Ah! partage sans crainte ce bonheur que mes regards vont

puiser dans les tiens, et laisse pénétrer dans ton âme une étincelle du feu qui remplit la mienne, de ce feu qui ne peut plus s'éteindre! Oui, femme chérie, ma félicité, bien différente des plaisirs passagers de la terre, s'augmente encore du sentiment de son immortelle durée. Tel est mon sort, tel est le tien, si ton cœur ne change point pendant les jours qui te sont comptés. Si tu pouvais ressentir un nouvel amour, c'est mon malheur qui serait éternel : mais ton cœur est ouvert à mes yeux; je ne crains rien.

En me parlant ainsi, Saint-Albe avait pris ma main ; étreinte aussi merveilleuse que tout ce dont mes sens étaient frappés! Ma main, pressée par la sienne, ressentait comme un souffle doux et brûlant à la fois, pareil au souffle du printemps qui

vient ranimer la nature. Dans mon étonnement, dans mon émotion, je ne répondais rien ; sans désirs, sans réflexion, je voyais s'écouler des instans pleins de délices entre le bonheur d'être aimée et le bonheur de voir celui que j'aime. O mon amie ! je croyais partager la pureté de son essence éthérée ! Heureuse illusion ! momens trop rapides ! bientôt nous avons soupiré tous les deux. — La nuit avance, m'a-t-il dit enfin ; je ne veux pas vous ôter le sommeil, si nécessaire à tout ce qui respire. Adieu, mes regards ne vous quitteront pas, et vous me reverrez dès que vous en formerez le souhait. — A ces mots, il cessa d'être présent à mes yeux. Je restais immobile, et me rappelant cet entretien, mon étonnement redoublait. Je me demandai mille fois si ce n'était point

un songe; et bientôt, succombant à la fatigue de tant d'impressious vives, je me jetai sur mon lit, sans me déshabiller.

Je dormis, pendant quelques heures, d'un sommeil agité. En me réveillant, je me suis rendue à l'église; et là, prosternée devant l'autel de celui qui nous voit et qui nous jugera, je suis descendue dans mon cœur. Je ne sais si ma passion m'aveugle; je ne sais si je suis sans reproche; mais je suis sans remords.

Ma sœur me paraît inquiète; elle dit que j'ai de la fièvre; je ne souffre cependant point.

LETTRE XIV,

*d'*Azoline, *femme de chambre de madame* de Thémines, *à M.* d'Armoville.

Le 22 juin.

Monsieur le comte,

Je ne perdré pas une occazion de vous faire voir conbien vos intérais me sont chair. Vous alez être bien étoné de ce que je vai vous dire, et je ne le sui pas moins, après la réputassion de madame, réputassion quelle méritait à mes yeux mêmes, quoiq je la serve depuis cinq ans. Le croirié-vous, monsieur le comte, elle a ressû un homme cete nuit; je ne sai ni comant, ni par où; ce n'est toujours pas par la porte; car j'y était; ne perdan pas de vû vos in-

térais un seul instan, monsieur le comte. Ce qu'il y a de certin, c'est que, jusqu'à quatre heures du matin, j'ai entendu, par-ci par-là, les propos les plus romanesc. Et tellemen que, quoiq j'aye lu beaucoup de romans, et des plus forts, je n'ai pu y rien comprandre du tout. Madame ne parlait sûrement pas toute seule. La place est prise, et voilà où vous ont conduit tous vos respect; quoiq vous ayez été très ardi avec moi. En dernière analise, monsieur le comte, vous savés combien je suis censible, vous dite que j'ai de la figure, j'ai des meurses; si vous vouliés me prendre chés vous, je sui sur que nous serion parfaitement heureux. Et madame serai bien atrapés.

Je sui avec respect, etc.

BILLET

de madame de Marsilly (*sœur de madame* de Thémines), *à M.* d'Armoville.

Le 23 juin.

Vous savez que nous sommes tristes, vous avez le don de nous égayer, et vous pouvez nous négliger ainsi! Venez dîner chez moi aujourd'hui : ne l'oubliez pas ; il faut absolument que je vous gronde.

BILLET

de M. d'Armoville, *à madame* de Marsilly.

Le 25 juin.

C'est avec bien du regret, madame, que je me refuse à votre in-

vitation. Soyez assez bonne pour me recevoir demain matin à onze heures. Si je vous trouve seule, je m'expliquerai avec cette franchise qui fait mon caractère, et ce n'est pas ma conduite dont vous serez étonnée.

LETTRE XV,

de madame de Thémines, *à son amie.*

Le 25 juin.

Vous m'affligez beaucoup en m'apprenant tout ce que souffre votre mari. Que son âge ne vous alarme point. La mort ne compte pas les années; je m'en affligeais, je m'en réjouis. Dans l'état où est M. de Verneuil, vous ne sauriez le quitter; je

le sens comme vous ; je n'essaierai jamais de vous détourner d'un devoir plus impérieux et non moins cher que ceux de l'amitié ; mais, privée de l'espoir d'être avec vous, mon empressement à vous confier mes peines, votre complaisance à les écouter, les conseils, et surtout les consolations de votre tendresse pour moi, me deviennent de plus en plus nécessaires. Depuis quelques jours, ma sœur, quoiqu'elle prenne tous les soins possibles de ma santé, n'est plus la même avec moi. Le mystère que je lui ai fait de mes sentimens pour Saint-Albe, n'est pas un motif assez fort pour excuser un pareil changement. Et ne doit-elle pas voir que si je n'ai point eu la force de lui avouer la vérité, je n'ai pas du moins cherché à la lui déguiser ! Sa conduite est d'autant plus difficile à expliquer,

que jamais son humeur ne m'a paru inégale.

Il est un autre objet dont je crains et brûle de vous parler. Je ne puis vous rien confier à demi ; mais l'excès de mon égarement ne portera-t-il pas aussi quelque atteinte à vos sentimens pour moi ? Ah ! mon amie, le moindre reproche de vous flétrirait un cœur pur encore, mais qui perdrait sa propre estime s'il n'était pas sûr de la vôtre.

L'isolement dans lequel je passe ma vie, doit étonner beaucoup ceux qui pensent à moi. Je n'ai pas besoin de vous dire que plusieurs fois j'ai vu celui de qui le tombeau n'a pu me séparer. Hier, en m'abordant, il remarqua ma pâleur. Il souffrait aussi, et parut vivement touché. — Sophronie, me dit-il, je n'ai pas la force de me repentir de ce que j'ai

fait. Je suis pourtant bien coupable; j'ai troublé vos jours. Si je ne m'étais pas rendu visible à vos yeux, si j'étais resté dans l'ombre où les morts sont ensevelis, le temps eût calmé vos regrets, et vous eussiez goûté dans la vie un repos, bien éloigné de vous aujourd'hui. — Non; vous ne fûtes point coupable, lui dis-je, mais que dans ce moment vous êtes injuste et cruel! Ce trouble qui m'agite, ces souffrances que vous plaignez, je les chéris, je les préfère à tout ce que peuvent m'offrir la terre et ceux qui l'habitent. Cette vie même, ce peu de momens que tant de maux empoisonnent, que n'est-elle d'un plus grand prix, pour t'en faire le sacrifice! — Saint-Albe me regardait avec un attendrissement douloureux. — Imprudent! qu'ai-je fait? s'écria-t-il enfin.

Je souffre comme vous, et je m'efforce d'imiter votre courage contre des maux sans remède; mais quand votre constance ne peut être qu'un long tourment, m'est-il permis de la désirer, et n'en dois-je pas envisager le terme? — Oh! que tu connais peu mon cœur, lui ai-je dit! Quoi, tu ne peux concevoir un amour délicat, se nourrissant de ses sacrifices, et trouvant dans sa pureté même un charme inaltérable! Que faut-il pour te rassurer? des sermens? mon cœur les prononça le premier jour où je t'ai vu, et ma bouche va te les répéter. Habitant du Ciel, c'est devant Dieu que je te donne ma foi; et toi, grand Dieu! en recevant ma promesse de l'aimer au delà du tombeau, accorde à notre amour de vivre aussi longtemps que nos âmes immortelles! — Nous étions tous deux à genoux.

De l'une de ses mains, Saint-Albe pressait la mienne; j'avais à peine cessé de parler, qu'il étend l'autre d'un air solemnel, et prononce avec transport le même serment. Combien je me sentais au-dessus de moi-même! que je méprisais ce corps périssable, qui m'enchaîne pour quelques momens encore au séjour de la douleur, mais alors, je ne sentais que mon amour et ma félicité; j'étais toute à Saint-Albe.

Mon amie, je ne puis me retracer plus long-temps des émotions si profondes; je sens que je m'affaiblis, et je vais chercher de nouveau le sommeil qui me fuit.

LETTRE XVI,

de Madame de Verneuil, *à madame* de Marsilly.

Le 29 juin.

Ce que vous me dites de notre chère Sophronie m'afflige et m'inquiète de plus en plus. *Elle vous cache un secret important.* Ah ! ce n'est point par méfiance ! Ne savez-vous pas combien elle vous aime ? et ne lisez-vous pas dans cette âme angélique, qui s'alarme de ses pensées les plus innocentes ? Un seul mot, sorti de votre cœur, vous ouvrira le sien. J'aurais pu, presque sans reproche, vous découvrir son secret ; je ne veux rien dérober à la confiance. Parlez, hâtez-vous ! craignez d'être injuste envers cette douce créature,

que Dieu pourrait rappeler à lui, avant que vos cœurs ne se fussent entendus. Pauvre Sophronie! elle a grand besoin de secours, et n'en peut trouver que dans votre tendresse, et dans ses sentimens religieux. S'il est des douleurs inaccessibles aux consolations de la terre, il n'en est point d'inaccessibles aux consolations du Ciel.

P. S. M. de Verneuil est toujours souffrant. Pour vous donner une idée de son état, songez que Sophronie souffre aussi, et que je ne suis pas auprès d'elle.

LETTRE XVII,

De madame de Marsilly, *à madame* de Verneuil.

Le premier juillet.

Je sais tout, ou plutôt je sais quelles funestes illusions troublent l'esprit de votre malheureuse amie, la dégoûtent de l'existence, et détruisent chaque jour sa santé. Des illusions ! mais puis-je l'affirmer? Dans toute sa conduite elle est si loin des symptômes qui marquent le dérangement des idées ; sa raison est si saine d'ailleurs, que la mienne s'en étonne, et quelquefois même, reste confondue. Quelquefois, (jugez de mon embarras ! en essayant de la détromper, de la guérir, la parole tout à coup me manque. Mais je n'es-

père plus la ramener ; malgré son extrême douceur, le doute l'irrite, et, docile sur tout le reste, cette seule contradiction semble aigrir ses peines. Elle ne se refuse pas à mes soins, et dans les premiers jours elle a consenti à me suivre aux promenades. Vous sentez que je me suis bien gardée de la conduire dans ce bois fatal, témoin de son malheur. Elle est trop faible à présent pour sortir. Oh ! que ne pouvez-vous la voir, et pourquoi faut-il que je rassemble des détails si inquiétans pour moi ! Quelquefois elle est d'une pâleur extrême ; mais dans les momens où elle est le plus tranquille, (et je vois qu'elle s'efforce toujours de le paraître), ses yeux conservent un éclat effrayant. Elle n'avait pu consentir encore à consulter un médecin. J'ai pris sur moi de mander

M. Malouet. Quand on est venu nous avertir de son arrivée, Sophronie a rougi ; elle n'a pu cacher son embarras, ni retenir quelques larmes. — Ma sœur, m'a-t-elle dit, avec un accent et un regard qui m'ont percez le cœur, que de chose vous exigé de moi ! — C'est sa première plainte.

M. Malouet, en lui touchant le pouls, n'a pas été le maître d'un mouvement de surprise ; mais il l'a bientôt réprimé. Il n'a ordonné que des boissons adoucissantes. Voici le billet qu'il m'a écrit ce matin.

Madame,

La crainte de causer quelque inquiétude à madame votre sœur, ne m'a pas permis de vous entretenir en particulier. Si les symptômes ne m'abusent pas, madame de Thé-

mines souffre moins des maux du corps que de ceux de l'âme. Je n'ai pourtant découvert, en elle, aucun indice de désespoir. Les conseils d'un ami parfaitement instruit de tout ce qui l'intéresse, seraient peut-être plus nécessaires que ceux des médecins souvent abusés par les apparences. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour soulager cette femme si vertueuse. Mais je ne dois pas vous cacher que son état n'est pas sans quelque danger.

Que ferai-je ? Je ne sais où j'en suis. Une curiosité peut-être condamnable, et dictée pourtant par la seule amitié, m'avait fait désirer d'entendre les entretiens de ma sœur avec l'objet réel ou fantastique de son malheureux amour ; mais pendant une moitié de la journée, elle se retire dans le cabinet le plus

reculé de son appartement, et ferme toutes les portes par lesquelles on pourrait en approcher. Encore, si elle était mère ! elle se conserverait pour ses enfans ! Ne sent-elle donc pas combien elle est nécessaire à votre bonheur et au mien, ou, dans ce déplorable égarement, ne compte-t-elle plus pour rien l'amitié ?

(On verra par la lettre suivante, qu'après celle-ci, madame de Verneuil est venue, pour quelques jours, auprès de son amie.)

LETTRE XVIII,

de madame de Marsilly, *à madame* de Verneuil.

Le 8 juillet.

Sophronie vient de s'endormir. Je profite de cet instant pour vous

écrire quelques lignes à la hâte, et du chevet de son lit. Pourquoi d'autres devoirs vous ont-ils appelée? votre présence était si nécessaire! Depuis votre départ, M. Suë ne l'a pas trouvée mieux un seul instant; sa douceur ne se dément pas; elle n'est occupée que de vous, de moi, du Ciel et de son malheureux amour. Je la vois quelquefois lever des yeux humides, et gardant un long silence, adresser, sans doute, à Saint-Albe les vœux qu'elle forme en son cœur. Plus la passion prend d'empire sur ses organes affaiblis, et plus elle s'efforce d'en réprimer les mouvemens. Que de courage, que de vertu! Au milieu de ses souffrances et des heures qu'elle consacre à la religion, elle ne néglige rien pour me persuader qu'elle n'éprouve qu'une in-

disposition passagère. Une seule fois m'ayant trouvé l'air tranquille, elle a essayé de me préparer..... Mais elle tenait ses yeux fixés sur les miens ; elle a vu mon effroi, et s'est interrompue, sans affectation, pour me prier de lui rendre quelques soins qui devaient me détourner de cette horrible idée.

Le médecin conserve peu d'espérance, je ne l'ai que trop entendu. Il dit que le sommeil seul pourrait lui rendre le calme et nous la conserver. S'il était vrai ! J'ai la montre sous les yeux : voilà bientôt trois quarts-d'heure qu'elle s'est endormie. Le plus profond silence règne ici. La lampe, cachée par un fauteuil, m'éclaire à peine..... Grand Dieu ! encore quelques heures, et nous conserverions cet ange de bonté.

Elle s'éveille !.... Adieu, madame !

LETTRE XIX,

de la même, à la même.

Le 16 juillet.

Il y a huit jours qu'une de mes femmes s'est chargée de vous apprendre la déplorable nouvelle...... Je rappelle tout mon courage pour vous en faire connaître les détails; ils sont affreux ! mais je ne cherche pas à les éloigner de mon souvenir. Le lendemain du jour où je vous écrivis, Sophronie me dit qu'elle voulait vous écrire aussi. Elle m'assurait qu'elle se trouvait beaucoup mieux que la veille. Elle l'attribuait à mes soins, et dans sa reconnaissance, me prodiguait les plus tendres caresses. Elle répandit, en m'embrassant, quelques larmes, les premières qu'elle eût versées depuis

sa maladie. Mille craintes m'avaient tourmentée jusqu'à ce moment, mais je sentis alors que j'espérais. Que le souvenir de cette espérance est cruel aujourd'hui! Tandis qu'elle écrivait, j'allai, de l'autre côté de la chambre, me jeter sur un lit de repos. Le sommeil me surprit ; mais il ne suspendit point mon inquiétude. Les images les plus sinistres se présentaient, en foule à mon esprit, lorsque j'entends ces mots prononcés avec vivacité, mais d'une voix éteinte et défaillante : — Ne l'éveillez pas ! — J'ouvre les yeux ; je vois Sophronie, encore soulevée sur son lit, étendre sa main vers la garde-malade, qui s'approchait de moi. — Madame paraît souffrir davantage, me dit cette femme. — Non, reprit ma sœur !.... Elle ne pouvait plus parler, et laissa retomber sa

tête sur son chevet. Elle me prit la main et la serra ; la sienne était brûlante. Je retenais mes sanglots, et jusqu'à mes larmes. Chaque instant ajoutait à mon effroi ; on annonça le médecin. La garde lui dit quelques mots, avant qu'il ne fût entré dans la chambre. Mes regards ne le quittaient pas, mais il évitait de les rencontrer. Il a cependant ordonné une potion, et So. phronie l'a prise, avec plus de résignation que de confiance. Prosternée devant son lit, je tenais sa main pressée sur mes lèvres, quand le prêtre est arrivé. Il a vu la consternation sur tous les visages et la mort dans les traits de ma sœur ; il est resté muet. A peine a-t-il été remis, qu'il lui a présenté le signe de notre foi. Elle l'a regardé quelques momens, d'un œil égaré, puis,

l'a pressé dans ses bras avec transport, en laissant échapper quelques larmes. — Dieu de miséricorde, s'est écrié le ministre du Seigneur, recevez dans votre sein cette âme qui revient à vous, et qui s'en était à peine écartée! Vous savez combien elle a souffert dans ce monde! Avec l'offrande d'une vie pleine de piété, d'innocence et de malheurs, elle vous apporte aussi celle d'une mort digne de sa vie! —

A ces mots, étendant la main au-dessus de la déplorable Sophronie, il a prononcé, en son nom, la prière la plus fervente. Tout le monde priait, pleurait avec lui. De si cruels souvenirs ne me laissent pas la force d'achever ce récit que je ne devais pas entreprendre. Je n'ai plus de sœur; vous savez mieux qu'un autre combien j'ai perdu. S'il me reste

quelque consolation sur la terre, c'est de vous parler sans cesse de celle dont la belle âme vous est si bien connue.

Une infâme créature, comblée de ses bontés, avait essayé de ternir sa réputation, du moins dans l'esprit de M. d'Armoville : il m'a tout avoué ; et vous sentez que je n'ai pas eu de peine à le détromper.

Je vous envoie la lettre que ma sœur vous a écrite quelques heures avant sa mort.

LETTRE XX,

de madame de Thémines, *à madame* de Verneuil.

Le 8 juillet.

Il m'en coûte, mon amie, de vous écrire cette lettre, cet adieu. Je sais que vous m'aimez ; je vois votre affliction, et je me reproche les pleurs que vous allez verser. Ah! du moins, songez à la douceur que vous avez répandue sur une vie qui, sans vous, sans ma sœur, ne m'arracherait aucuns regrets. Je ne me plains pourtant pas ; pourrais-je déplorer quelques années de douleur, lorsque j'entrevois un bonheur immortel ? Le même sentiment qui m'a tant fait souffrir va devenir ma récompense.

Lucie, notre âge est à peu près le même; j'ai passé avec vous les années de mon enfance, et celles de ma jeunesse; nos destinées semblaient unies. Je vous quitte, je vous afflige, et votre main ne fermera point mes yeux. Ne pleurez pas sur moi, soulevez le voile effrayant de la mort. Je verse des larmes, il est vrai, mais ces larmes sont comme celles de la nouvelle épouse qui sort du sein de sa famille pour suivre son époux. Le mien m'attend. J'aurais voulu vous presser sur mon cœur une fois encore, et, si j'ai eu quelques torts avec vous pendant ma vie, vous en demander le pardon. Il me serait pénible de laisser après moi des sujets de plainte, et surtout dans le cœur d'une amie.

Ma sœur vient de s'endormir. Elle a passé plusieurs nuits; elle me

voyait plus tranquille. Comme son sommeil est agité! que son réveil sera douloureux! Mais enfin, pourquoi pleurerait-elle? Souffrir un instant.... pour ne plus souffrir: voilà la mort.

Lucie, ma sœur, soyez heureuses!

ISMAËL (1).

NOUVELLE SIXIÈME.

Mon âme se plaît aux jours anciens, au temps de la jeunesse du monde. Je vais dire les premiers exploits d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar.

Habitans des cités! mes sauvages accens étonneront peut-être votre oreille.

Le patriarche et son épouse, assis devant leur tente, sous un vieux palmier, achevaient le repas du soir. Les génisses, en mugissant, revenaient de la montagne voisine, et

(1) L'auteur ne connaissait pas la langue sacrée.

les pasteurs, empressés autour d'elles, tendaient de larges vaisseaux d'argile qui ne pouvaient suffire à recevoir les ruisseaux d'un lait pur. Les chameaux, courriers du désert, ployant sous eux leurs longs pieds, attendaient le sommeil. Sara tournait de tristes regards sur l'héritage de Mambré, sur ces campagnes couvertes de troupeaux innombrables, depuis les murailles d'Arbé, jusqu'au mont où le Seigneur avait coutume de se montrer au père des Hébreux. — Hélas ! dit-elle en soupirant, le fils de l'Égyptienne partagera toutes ces richesses avec mon fils ! Qui sait même, qui sait, si quelque jour, lorsque nous aurons été réunis à nos pères, Ismaël ne dépouillera point un frère qu'il hait dans son cœur ?—

Rassure-toi, ma femme bien aimée, répond le patriarche : depuis

que le Seigneur, répandant sur notre vieillesse un bonheur inespéré, nous a donné notre Isaac, tout ne dit-il pas au fils d'Agar qu'il est fils d'une esclave ? et même avant ce temps, l'exil n'avait-il pas puni l'insolence de sa mère ? Près de périr dans le désert, elle ne put rentrer en grâce devant moi qu'en s'humiliant sous ta main. — Et le pardon qu'elle reçut de moi l'enhardit chaque jour à de nouvelles offenses. Écoute, ô mon protecteur ! au moment où le souffle de la grande mer vient rafraîchir cette vallée, Ismaël jouait sur l'herbe avec un faon qu'il a pris dans les bois de Séor. Mon fils, dont il dédaigne l'enfance, assis au pied de la tente, n'osait approcher de son frère, mais ses regards suivaient tous les mouvemens du jeune animal : il soupirait. — Ismaël, ai-je

dit, ces jeux ne sont plus faits pour toi. Prends la hache suspendue à la couche de ton père, abats les arbres de la montagne et traîne-les devant nos tentes ! Apprends à creuser la tige d'un térébinthe : il nous manque une auge pour abreuver les troupeaux. Que ton bras fende le tronc d'un cèdre, et que les ais polis et rassemblés forment une arche pour ta mère : verrons-nous toujours travailler sous ses ordres des esclaves achetés avec elle en Mesraïm ? —

Sara, me dit-il, ta bouche ne m'adressa jamais que des reproches ou des ordres sévères. Si tu veux faire un don à ton fils, mille agneaux, mille chevreaux bondissent dans tes pâturages. Chaque jour tu lui répètes que ces richesses n'appartiennent qu'à lui seul, qu'il en dispose ! Mais ce faon de gazelle est à moi : Je veux

qu'il apprenne à connaître ma parole : ici tout est sourd à la voix d'Ismaël. —

Ingrat, lui dis-je, si notre demeure ne t'offre que des objets de haine, va chercher un asile parmi les hôtes du désert! Là, tu n'auras aucun joug à supporter...... mais ici, tu céderas une fois encore. —

J'ai dit ; et voulant humilier ce jeune orgueilleux, je cours, j'allais saisir l'animal effrayé, quand Ismaël s'éloigne et le poussant vers les halliers : — Sois libre, s'écrie-t-il, on souffre trop dans l'esclavage ! — Isaac, enhardi par ma présence, se lève et poursuit le faon d'une course rapide. Mais le fils d'Agar, (quelle audace !) le heurte et le renverse sur le sable. Indignée, je relève l'arc d'Ismaël, et je cours le bras levé pour le frapper. Soit respect ou

frayeur, il fuit, et gagnant la tente de nos serviteurs, se jette dans les bras de sa mère. J'accourais.... — Arrête, me dit Agar! Respecte le fils d'Abraham, d'Abraham mon maître.... et le tien. Si le sort m'a fait ton esclave, la naissance me fit ton égale. —

Voilà, cher époux, le fidèle récit de ce qui vient de m'arriver. Souffriras-tu que l'on insulte ainsi ton épouse? Tu le sais; affligée de tes ennuis, et déplorant ma stérilité, j'ai fait taire jusqu'à ma tendresse jalouse; c'est moi qui conduisis l'étrangère dans tes bras. O jour deux fois malheureux! je donnais un rival à ce fils, présent inesperé du Très-Haut, et ma main nous préparait des jours remplis de trouble. —

A ces mots, elle embrasse les ge-

noux du père d'Isaac, et verse un torrent de larmes dans son sein. — O ma bien aimée, dit Abraham, le cri de ton affliction a retenti dans mon cœur. Agar ne t'aura point impunément offensée. Mais déjà les étoiles invitent au sommeil tout ce qui respire; viens goûter le repos sur notre couche. Demain, tu seras satisfaite : demain, Abraham veut punir dans sa justice et non dans sa colère. —

Ils entrent dans la tente et se couchent sur la dépouille des bêtes de la forêt : un flambeau de cèdre brûlait auprès d'eux avec d'autres parfums sur un chandelier d'airain. L'œil d'Abraham ne se ferma point : il partageait la douleur de Sara, mais son cœur paternel gémissait de sévir contre un fils. — O Seigneur! s'écriait-t-il, toi dont la main me

conduisit sur cette terre lointaine et me secourut parmi tant de périls, tu vois quel trouble s'élève en ma maison. Celle que poursuit la haine de mon épouse, partagea ma couche comme elle, et mon sang crie contre mon sang. Que ferai-je, ô Seigneur mon Dieu? —

A peine avait-il achevé cette prière, que le sommeil ferma ses yeux. Le souffle du patriarche, de son épouse et du jeune Isaac, troublait seul le silence qui régnait sous le vaste dôme de la tente.

Tout à coup, Abraham se croit transporté sur le sommet de la montagne. Des éclairs redoublés éblouissent ses yeux : il entend gronder le tonnerre; non celui qui devance les traits de la foudre, mais ce bruit favorable qui marche devant le char du Seigneur, roulant sur les nuées

tremblantes. Le mont frémit, le Ciel s'ouvre, et l'aile des vents porte ces mots à l'oreille du patriarche : —

Je suis le Seigneur ton Dieu ; le Seigneur en qui repose la force et la puissance. Je t'ai choisi : tu seras la souche de mon peuple, et c'est du fils de Sara que doit naître Israël. Éloigne le fils de l'étrangère : l'ombre de ce chêne altier étoufferait dans sa fleur un rejeton si tendre. —

Abraham s'écria : — Oserai-je répondre à mon Seigneur, moi qui ne suis que cendre et poussière ? Vous voulez que je renvoie mon premier né : il est aussi ma chair. Dieu de miséricorde, vous ne me ferez pas ce chagrin. — Mes regards se tourneront sur lui parce qu'il est sorti de toi. Il sera comme un jeune lion qui se lève et ravit sa proie. Je veux le rendre chef d'un peuple

aussi nombreux que les étoiles du Ciel. Regarde et vois, en signe de mes promesses, mon arc s'étendre dans les cieux. —

Abraham éperdu sort de sa demeure et voit, aux premiers rayons du soleil, l'arc du Seigneur briller sur les nuages. Il se prosterne; et, plein d'un saint respect, il adore le Très-Haut. Bientôt il porte ses pas vers la tente d'Agar, soulève la toile, entre, et voit la mère d'Ismaël qui semblait goûter un sommeil paisible. Elle était loin de prévoir ce funeste réveil. Ses noirs cheveux descendaient en désordre sur son sein, ou couvraient les roseaux flexibles dont sa couche était formée. Au milieu même du repos, elle conservait cette grâce majestueuse que le Ciel répandit sur ses traits, et jamais elle n'avait paru plus belle.

Non loin d'elle dormait son fils sur la dépouille d'une panthère, et tenant son arc entre ses bras. S'il n'avait eu dans son air je ne sais quoi de fier et de sauvage, on l'aurait pris pour un de ces jeunes immortels, brillans messagers du Très-Haut.

Cependant des soupirs pressés agitèrent le sein de la fille de Mesraïm: des larmes brûlantes inondèrent son visage. Les songes, avant-coureurs de l'infortune, avaient troublé tout à coup son repos. — Mon cher fils, disait-elle, ah, ne t'éloigne pas! prends ton arc, et défends-nous de Sara; défends-nous des monstres du désert! Ismaël, ô mon cher Ismaël! sommes-nous seuls au monde, et faut-il te voir succomber à la haine d'une marâtre! — En achevant ces mots elle se précipite sur son fils.

Père des Hébreux, à cette vue,

tu sentis se briser ton cœur. Trois fois tu voulus parler, et trois fois les paroles expirèrent sur tes lèvres. Un effort d'obéissance rompit enfin ce silence, pareil à celui qui précède les orages. — Agar, fille de Mesraïm, lui dit-il, le Seigneur m'a donné des ordres rigoureux. Le cri de ton orgueil est monté jusqu'à son oreille : il te bannit avec ton fils. Il m'en coûte de prononcer cet arrêt, mais puis-je désobéir à Dieu ? éloigne-toi!

L'ai-je bien entendu, s'écrie Agar! c'est mon maître, mon époux, c'est le père d'Ismaël qui nous chasse ainsi sans pitié. Mon fils, voilà l'héritage que ton père te promettait dans ton enfance. Ce qu'il ne ferait point au dernier de ses serviteurs, il le fait à son fils, à son premier né! Non, ce n'est point le Seigneur qui t'a dicté cette horrible loi : je reconnais Sara.

Hélas! au moment où j'implore ta miséricorde, elle se rit de ma misère. — En disant ces paroles, elle pressait les genoux de son maître. — Abraham, reprend-elle, au nom de ces embrassemens qui nous furent si doux ; au nom de ce fils, ton sang le plus pur ; de ce fils qui devait être le soutien de ta vieillesse, et ton espoir encore au delà du trépas, Abraham, laisse-toi fléchir! Ne nous arrache point d'une demeure que notre amour pour toi nous rend si chère. Que deviendrai-je en m'éloignant d'ici? Plus heureuse dans mon enfance, tu le sais, je n'ai point été formée à servir un maître, et ces bras qui t'ont reçu ne sont pas endurcis au travail. Qu'allons - nous rencontrer hors de cette vallée? des déserts ou des lieux habités par des hommes qui méconnaissent la loi du

Seigneur. Si je tourne mes pas vers le pays de mes pères, quelle main nourrira ton épouse et ton fils dans les sables brûlans qui nous séparent de Mesraïm ?

Le Seigneur est fidèle en ses promesses, répond Abraham, il veille sur vous. Cette nuit même il m'a dit : *Mes regards se tourneront sur Ismaël, et je le rendrai chef d'un peuple aussi nombreux que les étoiles du Ciel.* Cesse donc de murmurer contre ses décrets... — Je le vois trop, s'écrie Agar, la plainte est inutile : ma bouche ne s'ouvrira plus que pour te maudire. S'il est vrai que ton Dieu nous protège, il se chargera de ma vengeance ; et s'il me la refuse, j'invoquerai des Dieux plus justes. Mon fils, enfin, ce fils que tu méconnais, mon fils te punira dans ta postérité.

Du haut de son trône éclatant, l'Eternel entendit ces paroles, et résolut de châtier Agar. En voyant les signes de sa colère, le chœur des anges se tut.

Le patriarche s'éloigne sans répondre, et fait appeler le chef de ses esclaves, ancien dans sa maison. — Eliezer, lui dit-il, vas trouver l'Egyptienne et son fils conduis-les hors de la vallée, et que jamais ils ne reviennent au milieu de nous. — Le Chaldéen, sans balancer, se rend à la tente d'Agar; il porte dans ses mains un vase rempli d'eau, et des pains cuits de la veille. Il allait parler : — Je connais mon sort, lui dit Agar, et je saurai l'accomplir sans tes ordres. Viens, mon fils, ne tardons pas; Sara compte les momens : fuyons cette terre qui devait être ton

héritage..... et qui sera peut-être un jour ta conquête.

Elle avait dit, et ses pas se dirigeaient vers les rives de la grande mer (1). D'une main elle portait la cruche, fardeau si précieux au voyageur ; de l'autre, elle s'appuyait sur son fils.

Agar venait d'atteindre le sommet de la montagne : défaillante de fatigue et de douleur, elle s'arrête et pousse un long soupir. Ses yeux, mouillés de larmes, se tournent vers la vallée sinueuse ; elle suit les détours du torrent qui l'arrose. Là s'élèvent les tentes protégées contre

(1) La Méditerranée, qu'ils appelaient ainsi, par opposition avec la mer de Sodôme, et la mer de Souph, que nous nommons la Mer-Rouge.

les ardeurs du soleil, par un bois de sycomores. Dans ces pâturages, exposés aux regards du nord, ami de la verdure, paissent des troupeaux sans nombre, tandis que les bergers conduisent, aux sons du hautbois, des danses rustiques. O souvenir cher et cruel! c'est sous ce palmier qu'Abraham était assis quand il la reçut pour épouse de la main même de Sara! Sur cette arène, le tendre fruit de leurs amours, Ismaël, enhardi par la voix du patriarche, et suivi de l'œil de sa mère, hasardait, en chancelant, ses premiers pas. C'est au pied de ce rocher, que s'exerçant à de plus mâles travaux, sa main tendit le premier arc et lança le premier caillou.

Voilà le séjour qu'elle abandonne

De l'autre côté de la vallée (affreuse différence!) des rochers en-

tassés disputent à quelques arbres stériles une terre aride et brûlante. Au delà, s'étendent des sables mobiles comme l'onde, étincelans comme le feu. Voilà la route qui s'ouvre devant elle, et qu'elle doit suivre pour retourner en Egypte. Elle s'arrache enfin à cette image douloureuse, et s'enfonçant dans le désert, marche vers les régions où le soleil achève son cours.

Ainsi s'avançaient nos premiers parens, tristes et plongés dans un morne silence, lorsque, chassés du riant Eden, l'ange armé d'un glaive de feu leur défendait l'entrée de ces campagnes bienheureuses, et leur montrait la sauvage demeure de l'homme déchu de son bonheur et de sa dignité.

A l'heure où l'astre du jour verse une chaleur plus ardente, consumés

de soif, épuisés de fatigue, à peine ils furent assis sous la voûte d'un rocher creusé par les enfans d'Enoc (1), que la mère d'Ismaël porta le vase à ses lèvres desséchées. Dès qu'elle eut étanché sa soif, elle sentit le vase plus léger, et ne voyant autour d'elle que des sables arides, elle frémit. Elle se repentait d'avoir bu la première, et présentant le vaisseau d'argile au rejeton d'Abraham : — Bois, ô mon fils! lui dit-elle, et répare ta force défaillante avec ces pains d'un pur froment. Demain le Dieu de miséricorde abaissera ses yeux sur nous. — Mais au lieu de te rendre aux désirs de ta mère, pieux enfant! ton cœur adressa cette prière au Seigneur : Dieu de mon père Abraham, j'ai plus de force que ma mère, je

---

(1) Les Géans.

supporterai mieux la soif; et si je ne le puis, ô mon Dieu, accordez-moi de mourir pour elle! — Au même instant qu'il implorait en silence celui qui voit les pensées, il prit le vase, et l'eau mouilla ses lèvres brûlantes; mais il ne but pas.

Leur repas fut amer, et leur sommeil agité de songes funestes. Ils s'arrachèrent bientôt de leur retraite, et ne s'arrêtèrent plus qu'à la fin de cette triste journée.

Pendant tout le cours de la nuit, les sifflemens des serpens et les cris des animaux farouches se firent entendre au loin. Agar s'était endormie, mais Ismaël retenait sa paupière apesantie, et veillait sur sa mère. La cruelle soif le dévore, irritée par la fatigue et par l'absence du sommeil. Cependant il détourna les yeux du

vase où l'eau brillait, rafraîchie par le souffle de la nuit.

Le soleil est remonté sur l'horizon et s'avance vers le sommet des cieux. Agar, déjà vaincue par la chaleur, et ne pouvant plus arracher ses pas d'un sable prêt à l'ensevelir, tourne ses regards sur Ismaël, qui respire à peine. — Asseyons-nous, dit elle... Bois, ô mon fils, bois, et donne-moi le vase : cette eau va nous rendre à la vie. — Ismaël, une seconde fois, a recours au pieux stratagème. Arrête, ô mère trop aveugle, c'est la vie, c'est le sang de ton fils que tu bois !

Ce vase, leur dernière espérance, n'est déjà plus qu'un vain fardeau. Agar le pose sur la pierre, et regarde son fils avec effroi. En ce moment, près du vase renversé, l'ange de la mort leur apparut, aussi terrible

qu'il se montra jadis au père des hommes avant le meurtre de son premier né.

Ismaël ne souffrait que pour sa mère : c'était pour elle qu'il implorait le Ciel. Il se lève enfin. — Marchons encore, lui dit-il ; employons le peu de force qui nous reste à chercher quelques secours à nos maux. Le Dieu de mon père Abraham ne nous a point maudits. Allons vers ces rochers ; quelques arbres y conservent un reste de verdure ; nous y trouverons peut-être une citerne.

Ils reprennent leur marche : des ruisseaux, des fontaines, des fleuves se peignaient à leur esprit.

Comme ils approchaient, Ismaël pâlit, et ses genoux fléchissent sous le poids de son corps. Agar pousse un cri.... son fils se relève ; le courage lui tient lieu de forces ; il se traîne

jusqu'au pied du rocher. Un sombre nuage s'étend sur ses yeux, la terre semble s'abîmer devant lui ; il tombe sur sa face, et d'une voix défaillante : — O mon Dieu, conservez ma mère! — Il demeure sans mouvement. — Malheureuse, s'écrie Agar en se jetant contre terre, j'ai perdu mon fils!.... Mais que dis-je? il respire encore. Dieu du ciel, secourez-nous! Hélas! il est sourd à mes cris. O terre, ô ciel, n'est-il pas d'autre Dieu que le Dieu d'Abraham! — Ces mots sont suivis d'un cri de tendresse et de fureur semblable au rugissement de la lionne qui redemande ses nourrissons à l'antre sanglant et solitaire. Les échos répondent aux cris d'Agar; et les derniers sons, en se perdant, rendent au désert un plus vaste silence. La voix, la force, les larmes lui manquent. Ses regards

seuls implorent du secours ; mais les cieux sont d'airain, la terre est une cendre brûlante, et l'horizon sans vapeurs ne présente que des feux. Agar veut presser Ismaël sur son sein ; ses bras défaillans le soulèvent et le laissent retomber. Tout disparaît autour d'elle et semble s'anéantir.

O mon cher fils, s'écrie-t-elle enfin, ta mère n'a plus qu'à te suivre!... La mort a dévoré le fruit de mon sein : que ferai-je seule sur la terre ! Ismaël était mon soutien, ma gloire, ma seule espérance; il était le souffle de ma vie. O que ton père, en ce moment, ne peut-il te voir mourir, et mourir par sa cruauté ! Oui, j'irai, je lui porterai la nouvelle de ta mort, je le conduirai près de ton corps inanimé..... Epoux de Sara, voilà ton fils ! Mais celui qui nous a chassés trouvera-t-il encore des entrailles ?

O mère infortunée, meurs, et meurs sans vengeance! —

Cependant la plainte d'Agar est montée de cieux en cieux jusqu'à l'oreille du Très-Haut. Il abaisse ses regards sur elle, et soudain le messager céleste a compris son ordre sans que nulle voix sortie du sanctuaire en ait troublé l'auguste silence. L'ange traverse les airs aussi rapidement qu'un rayon de soleil. Au milieu de l'immensité, il aperçoit la terre. La terre, entourée d'abîmes profonds, hérissée de hautes montagnes, partagée en vastes empires, la terre n'est encore à ses yeux qu'un grain de poussière. Il franchit l'espace, il perce les nuages; c'était un atome, c'est un monde. Les rochers, les bois, les fleuves, les champs, les cités se découvrent à ses yeux. Il dirige son œil entre le mont Séir et

le Liban couverts de forêts, entre la grande mer et la vallée des bois... Le désert, enfin, le voit planer au-dessus de sa brûlante surface; mais au milieu d'un air embrasé, l'air pur et doux des régions célestes et la vapeur de l'encens forment autour de sa tête un nuage odorant. Les couleurs éclatantes qui brillent sur l'arc du Seigneur, enveloppent son messager d'un voile transparent. Il s'abaisse, il paraît : son front est le siège de la paix et la consolation repose sur ses lèvres. —

Relève-toi, fils de l'homme, dit-il au rejeton d'Abraham! et toi, mère affligée, ne crains pas! Prends la main d'Ismaël et marche à la fontaine. — Au même instant il dissipe le nuage étendu devant les yeux d'Agar. Elle voit une onde limpide jaillir du rocher; elle y conduit son

cher Ismaël. La vie semble couler une seconde fois dans leur sein avec cette eau bienfaisante.

Ainsi, l'habitant des eaux, qui languit sur l'arène où l'a jeté la main du pêcheur, ranimé tout à coup par l'haleine des vents sortis de l'onde, s'élance, plonge et respire à longs traits l'humide élément.

A l'aspect des deux infortunés recouvrant le sentiment et les forces, un rayon de pitié divine se peint dans les yeux de l'ange, aimable et noble créature, formée d'intelligence et d'amour, qui ne connaît de volupté que celle des bienfaits.

— Les regards du Seigneur vous suivront, leur dit-il ; le Seigneur multipliera votre race. Fier et sauvage, Ismaël sera le lion du désert. Tous lèveront la main contre lui : il

lèvera la main contre tous. Il dressera ses innombrables pavillons loin du domaine de ses frères. La force reposera dans sa droite, et ses yeux lanceront la terreur.

Allez, et adorez le roi du Ciel ! —

L'immortel s'élève dans les airs. La fille de Mesraïm remplit le vase, présent de la faible pitié d'Éliézer, et marche avec Ismaël vers l'Occident, par le chemin qui regarde le torrent de Besor. Quand le ciel ouvre ses cataractes sur les montagnes, ce torrent méconnaît ses rives, mais alors il était desséché par les ardeurs du soleil : ils le franchirent sans peine. Comme ils étaient accablés de fatigue, ils se couchèrent long-temps avant la nuit au pied d'un sycomore et s'endormirent d'un profond sommeil.

Au point du jour, un bruit tumultueux vient à frapper leur oreille ; les cris des hommes et les sons rauques de la trompe se mêlaient aux hennissemens des chevaux. Ils se réveillent ; ils regardent : de nombreux pavillons s'élevaient sur les bords du torrent. Des feux s'allumaient de toutes parts : les brebis, les agneaux tombaient immolés, et les fils du désert en partageaient les membres avec la hache. D'autres pétrissaient de la farine d'orge, l'arrondissaient en pains et la plaçaient sur des charbons ardens. D'autres abreuvaient leurs ânes et leurs chevaux à la citerne voisine. Cette horde, arrivée quelques momens après le fils d'Abraham et sa mère, ne les avait point aperçus. —

Que faire, où nous cacher, dit Agar ? Ces hommes sont sans doute

les Horéens (1), peuples sans foi, sans pudeur et sans pitié, qui parcourent le mont Séïr, la plaine d'Elath, et reviennent passer la mauvaise saison dans leurs cavernes. Je les ai vus, lorsqu'ils vinrent grossir l'armée d'Aner, d'Escot et de Mambré, qui marchait au secours d'Abraham menacé par les rois. — Agar, à ces mots, se retire derrière un rocher : elle espère trouver le moment d'échapper à ces brigands. Ainsi, l'oiseau craintif qui confie son nid aux moissons, s'ensevelit sous l'herbe, à l'aspect de l'épervier rapide, planant au loin dans les airs. Avide du danger comme d'un plaisir inconnu, Ismaël demeure.

Cependant les Horéens se répan-

(1) Leur nom signifie Troglodytes, ou habitans des grottes.

dent çà et là dans la campagne, et laissent paître leurs troupeaux. Sébéon, leur chef, s'avance vers le rocher, soit que Dieu dirige ses pas, soit qu'il ait aperçu l'étrangère et son fils. Dès qu'il fut près d'eux, il leur dit : — Qui êtes-vous, ô voyageurs, et que faites-vous à l'ombre de mes pavillons ? Car je ne reconnais point en vous des enfans du Séïr, et mes regards jamais n'ont rencontré votre face. —

Mon nom est Ismaël, et le puissant Abraham est mon père. Cette onde, cette terre inculte, cet air enfin que je respire, m'appartiennent ainsi qu'à toi, et je suis libre. — Tu ne l'es plus ! Et toi, dit Sébéon à la fille de Mesraïm, tu es belle entre toutes les femmes ; tu seras mon esclave aussi, et tu partageras la couche de ton maître. — Oui,

répond Agar, qu'il en soit ainsi, pourvu que tu me venges d'Abraham. — Ismaël, d'une voix imposante, s'écrie : — O femme, as-tu donc oublié qu'Abraham est mon père et ton Seigneur? Il m'a banni, mais j'emporte le nom de son fils. Hommes du désert, nous ne vous avons fait aucun mal; nous n'avons dérobé ni le lait de vos génisses, ni les agneaux de vos brebis. Abaissez vos arcs, détournez vos lances; laissez-nous passer librement : le Dieu fort, le Dieu terrible a dit qu'il marchait devant moi. —

Sa grâce, sa noble fierté ne peuvent désarmer ces fils de Bélial. Semblables au souffle embrasé du midi qui dévore la rosée de la nuit, ils fondent sur Ismaël. Mais le jeune lion se dégage de leurs mains et les repousse loin de lui. Un débris de

rocher s'offrait à ses yeux ; il l'arrache de la terre, l'élève jusqu'à la hauteur de sa tête et le lance à ses ennemis. Trois d'entre eux tombent écrasés. Il court, il saisit une hache, et frappe le chef étonné. Fils d'Agar, c'est la première fois que ton bras a fait couler le sang de l'homme : à quels dangers t'exposes-tu !

Le tranchant de la hache n'a point entamé l'airain qui couvre la tête de Sébéon, et cette rude atteinte n'est encore que le prélude du combat. Le chef arme sa main d'une large épée du poids de cinquante sicles ; il frappe, mais Ismaël s'écarte, et le fer, perçant sa tunique de lin, déchire seulement la chair étendue sur les côtes, ainsi que l'écorce d'un jeune arbre. Un éclair effrayant comme la colère du Très-Haut, brille dans les yeux du fils d'Abraham, et la main

de Sébéon tombe sous le tranchant de la hache. Les doigts de cette main pâle et sanglante s'ouvrent, s'étendent et s'arrêtent, glacés par la mort. Le courroux de Sébéon s'accroît de sa douleur; il jette son bouclier, se baisse, et de la main qui lui reste, va ressaisir son glaive... Insensé, tu ne te releveras plus! La hache a séparé sa tête de son corps. Tous les forts de la tribu s'élançaient l'épée haute : le plus ancien d'entre eux, Bethphésès étend ses bras devant Ismaël. — Arrêtez, leur dit-il! Vous n'avez plus de chef qui vous guidera désormais? J'en serais digne, peut-être : eh bien, je cède mes droits à ce jeune étranger. Qu'il marche à votre tête dans les combats, et me laisse juger vos différens! Il a dit : *Un Dieu puissant marche devant moi!* Et le Dieu

qu'il adore s'est montré dans sa victoire. —

En parlant ainsi Bethphésès lui présentait sa chaussure, comme une marque du droit qu'il lui cédait. Ismaël, surpris d'un changement si prompt, attendait avec une modeste fierté la voix du reste de la tribu. Sa main était prête à repousser la mort comme à recevoir le signe de l'autorité. La protection du Seigneur avait imprimé sur son front quelque chose d'auguste et de divin, qui range sans effort les hommes à l'obéissance. Nul des fils du désert ne s'éleva contre le choix de Bethphésès. Tous s'écrièrent : vive le fils d'Abraham et d'Agar! qu'il marche à notre tête dans les combats! —

Les Horéens étaient pauvres ; ils vivaient de rapines comme les éper-

viers dans les airs et les lions dans les forêts. La terre de Tanis, terre couverte des plus riches moissons et des troupeaux les plus gras, était gouvernée par un roi mal affermi sur le trône. Bethphésès décida ses compagnons à se rendre dans les campagnes de Tanis.

Agar et son fils s'avançaient sur deux chameaux, couverts de tapis magnifiques ; ils voyaient la troupe tumultueuse se presser sur leurs pas. Ici, des femmes, portées sur les coursiers du désert, caressaient les tendres enfans attachés à leur sein, et tâchaient de les couvrir de leurs voiles. A côté d'elles se trouvent entassés quelques vases grossiers, les toiles des pavillons, des outres remplies de vin, des sacs de farine d'orge et tout le sauvage attirail d'un peuple errant. Le vieil-

lard qui peut encore soutenir le poids d'une lance, marche parmi les combattans; celui qui ne semble plus qu'un fardeau sur la terre est porté parmi les idoles comme un objet de vénération, et pour attirer sur ses nombreux enfans les bénédictions du Ciel. Si le Seigneur disait à tous les habitans d'une cité : — Levez-vous et marchez ! — Tel serait le spectacle qui s'offrirait aux yeux.

Les Horéens dressèrent leurs tentes sur les limites du pays de Tanis, entre une épaisse forêt et les prairies où paissaient les troupeaux de Ramessès, prince de la contrée. Dès le premier jour les Horéens voulaient fondre sur les troupeaux. Ismaël les arrêta : — Mais, dirent-ils, quand nous resterons sur la terre comme l'arbre sans fruit et sans feuilles, comme l'arbre dévasté par la flamme,

quelle main nous fera subsister ? — Quelle main m'a relevé dans le désert ; a fait sortir du rocher l'eau pour m'abreuver, et, du sein de la terre, le pain pour me nourrir ? Quelle main a fait tomber sous moi le fort et le superbe ; sous moi, dès le premier combat ? et quelle main m'a désigné pour guide à votre courage ? Suivez mes ordres : l'Eternel marche devant moi. — Les Horéens semblaient balancer ; mais bientôt ils se dirent : — Attendons et voyons si notre jeune chef a dit vrai. —

Quelques jours s'étaient écoulés. Ismaël errait dans la campagne et contemplait les moissons dorées qui ne coûtaient de labeur que celui de la recueillir, quand au détour d'un vallon il aperçoit des troupeaux et des bergers fuyant pêle-mêle. Un lion furieux s'élançait sur leurs traces

par des bonds rapides comme la foudre. Il renverse, il déchire brebis, génisses, hommes, femmes.... Des cris d'effroi, de douleur, de mort montent au ciel comme un seul cri. Le carnage n'a point lassé la dent du monstre ; il marque la prairie de ses traces sanglantes, et semble ne vouloir assouvir sa faim qu'après avoir épuisé sa furie.

Ismaël a pris sa course. Dans un âge encore si tendre, ni la grandeur du péril, ni le feu d'un jeune courage n'ont troublé ses esprits. Il entoure l'un de ses bras du manteau de lin qui couvrait son épaule, arme sa main du glaive de Sébéon et s'avance au milieu des troupeaux égorgés. Il brûlait d'attirer sur lui le lion : il poussait de grands cris.

Le terrible animal entend la voix qui le défie ; il retourne sa face ef-

frayante, il aperçoit le jeune téméraire.... Soudain il arrache ses griffes des flancs d'une génisse expirante, et s'élance sur Ismaël. O terreur! ô pitié! le monstre à l'œil ardent, à la gueule ensanglantée, un chasseur à peine sorti de l'enfance l'attend de pied ferme, l'œil fixe, sans pâlir. Le lion déjà se dressait: Ismaël plonge dans sa gueule le bras enveloppé du lin tutélaire, et, de l'autre poussant le glaive au flanc du monstre, le fends des reins à la gorge. Les entrailles fumantes tombent sur la terre. Un affreux, un dernier rugissement annonce la mort du lion, et les pasteurs y répondent par un cri d'allégresse. Ils accourent aux pieds d'Ismaël et l'adorent. Ils contemplaient avec épouvante le grand corps du lion, sa crinière hérissée, ses membres roi-

dis, sa tête énorme et son œil éteint, mais terrible encore. La jeunesse, la beauté du vainqueur ajoutent à leur étonnement. Ils lui disaient en embrassant ses genoux : — Ah, sans doute, il faut que tu sois le puissant Osiris, descendu des cieux pour nous défendre ! — Je ne suis qu'un fils de l'homme et de la femme, répondit-il ; rendez grâce au seigneur, au Dieu vivant : lui seul a vaincu par mon bras. —

Le premier né d'Abraham retourna vers ses compagnons, et son nouvel exploit, volant bientôt de bouche en bouche, pénétra de plus en plus les cœurs de respect et de confiance.

Il espérait qu'un si grand service attirerait sur son peuple les récompenses de Ramessès. Mais parmi ceux qui composaient la cour et le

conseil du monarque, parmi ces hommes toujours empressés d'attirer ses regards, aucun ne voulut les détourner un seul moment sur un inconnu. Ainsi la jalouse avidité des grands condamne trop souvent les princes à l'ingratitude.

Chaque jour cependant voyait diminuer les troupeaux de la tribu, et les murmures commençaient à frapper l'oreille du jeune chef. Dans sa fierté, dans son innocence, il ne pouvait croire à l'oubli d'un bienfait. Lassé d'attendre vainement et poussé par son jeune courage, avide de braver la puissance, il se rend à la plaine où paissaient les troupeaux du roi. Lorsqu'il se trouve près des pasteurs, il s'écrie, en leur montrant la dépouille qui flotte sur son épaule: — Dites à votre maître que le vainqueur du lion est venu

chercher sa récompense. — Et choisissant le taureau le plus gros, il le saisit de ses mains vigoureuses et l'entraîne sur ses pas. Soit justice ou crainte, nul ne tente de résister. Dix des compagnons d'Ismaël emmènent chacun une génisse.

Le prince en fut informé dans le jour même. Aussitôt l'ordre est donné de punir Ismaël. L'ordre de le punir, comme s'il n'eût pas fallu le vaincre!

Chaque jour les enfans du Séïr s'attachaient davantage à leur chef. La rudesse de son caractère plaisait à ces hommes sauvages, aussi bruts que la terre dont ils étaient sortis. Il n'ordonnait jamais sans nécessité: simple et trempant son pain dans le vinaigre avec les derniers de sa tribu, quand il ne commandait pas; fier et faisant courber le front des plus superbes, alors qu'il comman-

dait. Avant de se déterminer, docile aux conseils des vieillards comme un fils à ceux d'un père; et lorsque ses projets étaient mûris, se précipitant vers le but comme un cheval sur la lance ennemie. Tel était le fils d'Abraham.

Quelle que fut l'obéissance de ces hommes aux ordres d'Ismaël, un jour cependant, le désir d'examiner ce pays merveilleux, attira loin du camp une troupe nombreuse. Comme ils erraient dans les prairies, ils aperçurent, au milieu d'un riche troupeau, une femme aussi belle que le soleil du printemps. Ils n'eurent tous qu'une seule pensée : — Il faut l'enlever, dirent-ils, et nous l'offrirons à notre jeune chef. Il méprise l'or, l'airain, et n'a voulu recevoir de nous que l'épée de Sébéon. Cette fille de Mesraïm l'égale en beauté, peut-

être sera-t-elle agréable à ses yeux, et la prendra-t-il pour épouse. L'abeille savoure le suc des fleurs, l'oiseau du ciel chérit sa liberté, mais l'aspect d'une vierge ornée de grâces et de pudeur, plaît encore plus au jeune homme qui n'a point aimé.

A peine ils ont parlé, qu'ils fondent sur l'Egyptienne, la saisissent dans leurs bras, et l'entraînent malgré ses cris, malgré les efforts des pasteurs. — Arrêtez, disaient-ils, arrêtez, imprudens! c'est la fille de Ramessès! craignez tout d'un père, d'un monarque outragé. — Eh bien, dirent les Horéens, si c'est Ramessès que nous offensons, qu'il oublie son injure comme il oublie nos services. Nous emmenons sa fille à celui qui terrasse le lion, à notre chef Ismaël, le plus beau des enfans de la terre. Il est plus fier que le Jourdain

quand il se déborde, et ne craint pas la colère de votre roi.

Quand le fils d'Abraham vit approcher ces Horéens avec des hommes les mains liées sur le dos, et des femmes éplorées, il entra dans une grande colère. — Qu'avez-vous fait, leur dit-il! je jure par les entrailles de mon père, que ce bras..... — Les ravisseurs venaient d'écarter le voile qui cachait Ophésis. Ismaël l'aperçoit : la menace expire sur ses lèvres.

Tantôt il voudrait dire à la vierge de Mesraïm qu'elle est libre ; tantôt il craint qu'elle n'use de sa liberté pour le fuir. Son front, jusqu'alors attristé par les dégoûts dont fut abreuvée son enfance, se couvre d'une rougeur inconnue. Il parle, et c'est la première fois qu'en parlant il tient ses regards abaissés. — Fille

de l'étranger, calme tes craintes! tu n'es point tombée au pouvoir d'un ennemi. Bientôt, demain (je ne dois pas tarder plus long-temps), je te conduirai dans les bras de ton père; demain, car le soleil va se cacher derrière les palmiers. Viens passer auprès de ma mère le reste du jour, et tu dormiras pendant la nuit à ses côtés : elle est Egyptienne et belle aussi. Si tu ne méprises point une famille errante, tu boiras du lait frais, tu mangeras quelques fruits nouveaux. Avant que le soleil ne se lève sur la mer de sable, tu monteras un chameau docile que les anciens ont donné en présent à ma mère, et je marcherai devant toi jusqu'au palais de ton père, car tu ne voudrais pas rester un jour, une heure de plus parmi de pauvres enfans du désert.

15.

Ismaël se tait et ses regards demeurent attachés sur la fille de Ramessès. Ophésis ne pouvait reconnaître un chef de brigands dans cet étranger, que sans la noblesse de ses traits elle eût pris pour un jeune conducteur de troupeaux. — Chef des hommes de l'Orient, lui dit-elle, amenée devant toi par des soldats, et prisonnière au milieu de tes pavillons, je ne devrais croire à ta foi que dans les murs de Tanis..... mais si jeune encore, serais-tu capable de me tromper, et ton cœur démentirait-il à ce point ton air et tes discours? le figuier ne cache pas sous son feuillage des fruits empoisonnés. Je suis sans méfiance; hâte-toi de nous conduire auprès de ta mère, et n'expose pas plus long-temps les filles de Tanis aux regards de tes soldats.

Ophésis dit à la mère d'Ismaël des paroles pleines de douceur; et bientôt Agar, aidée de sa servante, lui lava les pieds dans une aiguière d'airain, et la fit asseoir avec ses compagnes sur des nattes, en face de l'entrée de la tente. Déjà les derniers rayons du soleil, traversant la vapeur tremblante qui s'élevait du désert ainsi que d'une fournaise, allaient dorer la cime des montagnes. Le vent doux et frais, qui des bords de la grande mer s'élevait embaumé de parfums, rappelait la vie sur les lèvres de toutes les créatures. Tandis que la servante allait puiser de l'eau dans la fontaine voisine, Agar écarte les cendres du brasier enseveli près de la tente; ses mains pétrissent la farine d'un pur froment, trempée du lait des chamelles, avec du miel et des graines odorantes.

Elle en forme des pains qu'elle expose à la vive chaleur du brasier. Dès que la saveur de ces pains commença de monter avec la fumée, elle les servit devant ses hôtes, avec différentes sortes de lait, de fruits, et une urne de vin, pour laquelle on avait donné une génisse avec son nourrisson.

Tandis que ces soins l'occupaient, Ophésis interrogeait le jeune chef sur sa naissance. Il répondit : — Je suis Ismaël, fils d'Abraham, qui doit le jour à Tharé. Ses richesses, sa puissance, le bruit de sa renommée l'égalent aux plus grands rois. — Et pourquoi l'avez-vous abandonné ? — Une marâtre m'a fermé son cœur ; il m'a banni loin de sa face. Soumis à sa volonté comme aux arrêts du Ciel, j'ai fui sans hésiter, sans me plaindre, en invoquant l'avenir, le Très-Haut, et les entrailles de mon

père. Fille des rois, j'ai tout dit. — Mais Ophésis voulut savoir encore comment les Horéens l'avaient choisi pour leur chef, comment il avait pu terrasser le grand lion. Elle ne se lassait pas d'admirer sa franchise et sa simplicité. Ismaël goûtait ainsi le premier bonheur de l'amour, celui d'être écouté de la femme que l'on voudrait avoir pour épouse; car, sans qu'il se fût dit : j'aime cette étrangère, l'aspect d'une beauté si parfaite l'avait frappé au cœur.

Agar s'en était aperçue la première : elle s'assit près d'Ophésis, dont elle prit la main entre les siennes, et lui dit avec affection : — Ma fille (je voudrais vous appeler toujours d'un nom si doux), mon Ismaël vous aime déjà plus que la lumière du jour; encore sans épouse, comme vous sans époux, il sort d'un

sang illustre ; il est vaillant et généreux entre tous les fils du désert... Si vous n'étiez pas la fille d'un roi, j'aurais l'espoir de devenir votre mère; mais dans l'état où le sort a réduit notre fortune, il n'a pas voulu sans doute que mon fils vous dût un si grand bonheur. Comme le voyageur, s'il voit une étoile briller un instant, à travers un ciel orageux, retombe dans une obscurité plus profonde : Ainsi mon fils ne vous aura vue que pour vous aimer, vous perdre et vous pleurer. — O mère d'Ismaël, lui dit Ophésis! je n'ai point vu dans notre patrie de femme aussi belle que toi; mais la sagesse de tes paroles surpasse encore ta beauté. Je ne te cacherai point qu'un chef sorti des anciens rois, que le fier Osimandué aspire hautement à ma main. Le trône est l'objet de ses vœux; il

parle même de ses droits. Qu'il les fasse valoir et n'espère jamais les réunir aux miens. Si ton fils est agréable au roi, je lui dirai : *Mon père, que votre volonté s'accomplisse!* Venez donc en la grande cité; que les tours, les portiques, les lambris du palais ne vous imposent point. Les tours s'élèvent jusqu'au ciel, les portes sont d'airain, et les lambris de cèdre; mais le cœur de mon père est simple comme la cabane du berger. Je parlerai comme il parlera : fassent les dieux que sa réponse vous soit favorable!

Le silence d'Ismaël, la rougeur de son front, tout décélait son trouble. Les regards d'Orphésis rappelèrent la sérénité dans son cœur. Il interrogea la fille de Ramessès sur les merveilles de l'Égypte, sur les richesses de son père et le nombre de

ses soldats. Elle satisfit en peu de mots sa curiosité, sans montrer cette insolente complaisance des grands, qui humilient de leurs grandeurs l'oreille de ceux que le sort a mis dans un rang moins élevé. Elle en parut d'autant plus digne de sa fortune aux yeux du jeune chef. Il se rappelait ces mots du patriarche son père : — Les richesses n'élèvent que celui qui les foule aux pieds. —

Ismaël lui raconta les histoires merveilleuses des anciens temps, ces histoires, qui des fils d'Adam avaient passées à ceux de Noé, à travers la submersion du monde, et que les fils d'Abraham devaient transmettre à des générations plus nombreuses que les flots de la mer. Tous deux, assis l'un près de l'autre, regrettaient en leur cœur les premiers jours du monde ; ces jours où de faux biens,

où de fragiles grandeurs n'élevaient aucunes barrières entre ceux qui s'aimaient : alors, sous les seuls auspices d'un père et du Très-Haut, la vierge vaincue d'amour disait à son bien-aimé : — S'il est vrai que je plaise à tes yeux, je suis à toi. — Ces temps heureux qu'ils regrettaient déjà, hélas! ils n'en étaient pas loin encore.

Ismaël s'était retiré sous sa tente, et tout sommeillait autour de ses pavillons. Sa mère, seule, veillait. Pendant la durée du jour, occupée de son fils, ses mains lui préparaient un simple repas, ou bien lui façonnaient quelque tunique d'un lin précieux, pour le voir briller entre les chefs de la tribu. Mais quand l'heure du sommeil était venue, elle rappelait en son esprit les injures qu'elle avait reçues du patriarche et de son

épouse; comme celui qui, dans le silence des nuits, va se repaître de l'aspect de son or inconnu au jour. Car la vengeance est le trésor de l'offensé.

Assise sur sa couche, appuyant sur un genou ses mains entrelacées, et fixant des yeux la terre, sans la voir, elle dit en son cœur ces paroles : — N'en doutons pas, un Dieu protège Ismaël; mais ce Dieu n'est-il pas celui d'Abraham et de Sara? Je le hais aussi, ce Dieu si favorable à mes ennemis; j'abjure son culte à jamais. Divinités de Mesraïm, idoles de mes pères, je vous implore! le Dieu de la terre et du ciel, le Seigneur tout-puissant, le vrai Dieu, c'est celui qui me vengera. Eh! quel homme sous le ciel mérite plus d'être puni que celui qui peut opprimer la compagne dont il reçut un fils....

alors tant désiré ! Hélas ! l'opprimer n'était rien encore ; mais l'humilier sous la main d'une rivale abhorrée, la rejeter de sa présence, la chasser, l'abandonner aux déserts brûlans, à la faim, à la soif, aux bêtes féroces, à la douleur d'une mortelle injure !... —

Elle dit, et sa voix que nul enfant des hommes ne pouvait entendre, fut entendue de l'ennemi du Ciel. Des dernières extrémités du monde tous les vœux sacrilèges arrivent à son oreille, et Dieu lui permet quelquefois d'exaucer de semblables vœux pour châtier la terre. C'est ainsi qu'il en fut alors.

Satan a parlé : l'enfer retentit ; les démons obéissent. L'un d'eux, le plus dangereux, et le plus puissant peut-être, monte aux campagnes de l'air, et pénètre dans le cœur de Ra-

messès. Les rois, ces augustes dépositaires de la justice du Ciel, sont aussi quelquefois les aveugles instrumens de la fureur des enfers.

Déjà les oiseaux faisaient entendre de toutes parts le chant du matin. La trompette les interrompt, et l'escorte destinée à conduire la princesse brille, assemblée dans la plaine. La tristesse est empreinte sur le front d'Ismaël, et le feu sombre de ses yeux annonce que sa paupière ne s'est point fermée. Il tourne sur Ophésis de jaloux regards. Il va la perdre peut-être pour toujours, et cependant elle est en son pouvoir; et le désert lui présente une retraite assurée. Une retraite! eh qu'importe! tombe sur lui toute la colère de Ramessès, et des rois conjurés de Mesraïm! il mourra, mais époux d'Ophésis, d'Ophésis qui peut tout

pardonner à l'excès de son amour. Qu'un autre compte les années d'une vie douloureuse !...

Il la regarde encore : il frémit. Maître absolu de son sort, pour l'emporter dans les rochers solitaires du mont Séïr, sous la garde de mille soldats, il n'a qu'à dire un mot, et ce mot est sur ses lèvres. Ce n'est plus ce nourrisson d'Abraham, fier, mais se détournant avec horreur du sentier de l'injustice; c'est le jeune lion du désert prêt à s'élancer sur sa proie. Ses regards étaient arrêtés sur la cime des montagnes lointaines. — Vos yeux se tournent vers la demeure d'Abraham, lui dit Ophésis... Il est si douloureux de vivre loin d'un père! — Ce mot seul a rappelé la vertu dans le cœur d'Ismaël : soumis à sa voix, il pousse un profond

soupir, et poursuit sa marche en silence.

Cependant, au détour d'un bois de sycomores, la troupe a découvert les hautes tours de Tanis, et le faîte des temples, et les obélisques aigus. Ismaël pâlit. Avant que le soleil n'aille éclairer l'autre face de ces remparts, c'est là qu'il doit se séparer d'Ophésis. Quelle dot pour l'épouse d'un fils du désert que cette cité magnifique! Ses chameaux, ses tentes, ses armes, voilà les seuls biens qu'il puisse offrir en échange des trésors d'un monarque puissant.

Comme ils entraient dans la ville par le côté qui regarde l'orient, quelques femmes reconnurent Ophésis; les rues, les places et les maisons retentirent aussitôt de cris de joie. Ophésis, destinée par sa naissance

à monter sur le trône de Tanis, promettait un règne si doux, que sa perte avait plongé tout le peuple dans la douleur. Ismaël se sentit ému, et son trouble ne fut pas sans quelque douceur. En suivant l'âpre route de la vertu, quelque pensée consolante se mêle toujours aux plus pénibles sacrifices, tandis que la coupe enivrante des plaisirs laisse après elle une longue amertume.

A l'approche du palais, Agar et Ophésis descendirent du chameau qui les portait. Ramessès oublie sa puissance; il accourt, il presse dans ses bras sa fille chérie. Tous deux restaient sans voix, sans larmes, et comme ne pouvant assurer de leur bonheur ni leurs yeux ni leurs mains tremblantes. Ismaël, éloigné de quelques pas, sentit couler des pleurs; mais appuyé sur son arc,

il conservait en pleurant je ne sais quoi d'austère et de farouche.

Le monarque, à peine dégagé des bras d'Ophésis, et frappé du maintien de l'étranger ; — est-ce toi qui m'avais enlevé ma fille, lui dit-il? — Non, mon père, interrompt Ophésis ; c'est lui qui la ramène dans vos bras. — Alors, elle raconta, en des paroles aussi simples que son cœur, tout ce qui lui était arrivé. Tandis qu'elle parlait, le roi vint à tourner les yeux sur Agar. Un charme surnaturel semblait en ce moment rehausser l'éclat de sa beauté. Ramessès, qui depuis quelques années avait vu son épouse descendre au tombeau de ses pères, Ramessès, à l'aspect d'Agar, se sentit entraîné vers elle par un invincible pouvoir.

Cependant, Osimandué lançait au fils d'Abraham de farouches re-

gards. Tout, dans Ismaël, lui annonçait un rival; et c'était le premier qui vint traverser ses projets. Le roi s'adresse au jeune chef, d'un air affectueux, et l'amour qu'il ressent déjà pour la mère, ajoute à sa reconnaissance pour le fils : — Tu viens de me rendre un important service, lui dit-il, mais je veux te devoir davantage quelque jour. Demeure, toi et les tiens; eux, comme soldats dans mon armée; toi, comme leur chef. Des terres seront accordées à ceux qui ne peuvent porter les armes. — Ismaël dit : — Seigneur, je consulterai les anciens de la tribu. — Mais il avait déjà consenti dans son cœur.

Ophésis, reconnaissante de l'hospitalité qu'elle avait reçue d'Agar, la pressa de demeurer auprès d'elle pendant l'absence de son fils. Le prince, joignit aux prières de sa fille

des instances plus vives encore. La mère d'Ismaël s'y rendit : elle espérait servir les intérêts de son fils.

A peine le jeune chef est de retour au camp des Horéens, qu'il monte sur une roche, et leur dit les offres de Ramessès. — Suivons le fils d'Abraham, s'écrient-ils, et combattons avec lui sous le roi de Tanis ! — Il les conduit à l'instant parmi les légions de Mesraïm, dans une vaste plaine qui s'étend vers la grande mer. Impatient, il retourne bientôt en la cité. Le monarque, assis sur un trône d'ivoire, enrichi de l'or d'Ophir, voyait tous les princes de sa cour s'abaisser devant lui comme l'hyssope au pied du térébinthe. Il jeta sur Ismaël un regard de faveur; mais Ismaël, bien différent de ce peuple de courtisans parmi lesquels il était confondu, ne cherchait, ne

voyait qu'Ophésis. Elle était assise au pied du trône, et l'astre de Tanis effaçait par son éclat toute la pompe du monarque. Ils étaient comme seuls au milieu de tant de témoins ; ils se regardaient en silence et leurs cœurs répondaient à leurs regards. Ophésis n'avait plus cette fierté qu'elle montrait dans le camp d'Ismaël, lorsqu'elle était en son pouvoir. Ils étaient d'accord, comme si un invincible messager leur eût porté la foi l'un de l'autre. Il leur semblait qu'une lumière nouvelle se levât sur eux. Ophésis avait paru moins belle mille fois au fils d'Abraham, quand il la vit dans son austère indifférence. Alors la pudeur, charme nouveau qui naît du premier soupir de l'innocence, n'avait point encore abaissé sa paupière.

Agar, cependant, songe à rendre

grâces aux dieux de Mesraïm, si prompts à exaucer ses vœux. Elle se rend aux autels d'Isis, offre à la déesse, la victime accoutumée, et demande si la ruine de ses ennemis suivra de près son hymen. L'oracle lui répond : — En vain, le prince armera pour toi : Abraham ne peut-être vaincu que par Ismaël. C'était pour donner le jour à cet enfant que tu fus reçue dans la couche de ton maître; c'est pour l'éloigner qu'il t'a bannie. Ismaël a toujours fait tes destinées. Seul, il peut te venger aujourd'hui. Ainsi le démon voulait perdre Abraham, et le perdre par les mains de son fils. Énorgueilli des triomphes qu'il remporta sur le premier homme, et jaloux de la gloire que le Seigneur réservait à la postérité du patriarche, il espérait le perdre par le crime de sa race.

Agar prévit la résistance et le désespoir de son fils. Tu verses des larmes, ô mère d'Ismaël ; mais entraînée par la main de l'ange de ténèbres, comment l'arrêter sur la pente du précipice !

Peu de jours s'étaient écoulés que Ramessès vint la trouver et lui dit : — Fille des rois de Memphis, si le sort t'écarte du trône de tes pères, s'il te réduisit à l'esclavage, il se lasse enfin de te poursuivre. Ta beauté t'ouvre un chemin au trône de Tanis. Sois mon épouse ! — Grand roi lui répond-elle, en se jetant à ses pieds, et se fiant sur ses pleurs, dans l'humble fortune où je suis, oserai-je mettre un prix au don de ma main ? — Parle, lui dit Ramessès : puis-je refuser quelque chose à celle qui déjà m'est si chère ? — Tu connais

Abraham et Sara. Ils m'ont offensée : venge-moi ! Qu'elle périsse, ma cruelle ennemie ! N'épargne que la tête du père de mon fils. — Tu seras satisfaite. Guerre aux ennemis de celle que j'ai choisie pour mon épouse. Je lèverai la main, et ils seront écrasés. Ainsi fut résolue, sur la terre, la ruine de l'homme juste.

Le peuple et les grands célébrèrent les noces de Ramessès avec autant de pompe que s'il eût épousé la fille ou la veuve d'un roi. L'éclat de la couronne réjaillissait sur Ismaël ; mais que lui importaient de vains hommages offerts à sa fortune naissante ? Il ne respirait que pour Ophésis. Malgré l'espoir permis à son amour, quelquefois il déplorait en son cœur, l'effort de courage qui l'arrêta, lorsque n'écoutant plus que

ses transports il était près d'enlever la princesse et d'aller s'ensevelir avec elle dans le fond des déserts.

Les fêtes cessées, Agar manda son fils. Avant de lui parler, elle le pressa long-temps dans ses bras ; elle détournait son visage et pleurait. Se rappelant enfin ce qu'elle avait souffert, et le conseil des faux dieux et sa résolution, elle s'éloigna d'Ismaël et lui dit : — Mon fils, il est temps de venger notre injure : Ramessès marche sur Aroé... Ne craignez rien pour Abraham ; il a promis de l'épargner. C'est sur celle qui vous a fermé le cœur de votre père, qui vous a chassé de votre héritage, sur celle qui vous opprima pendant dix ans, c'est sur la seule Sara, que ma vengeance doit tomber. Lorsque Ramessès veut bien embrasser votre cause, vous ne refuserez

pas de le suivre... J'ai répondu pour vous. —

Ismaël s'écria : — Je n'irai point. Abraham défendra son épouse. Si je levais la main contre celui qui m'a donné le jour, le Seigneur me retrancherait de dessus la terre, ou je cesserais de croire au Seigneur. — Pouvez-vous croire à sa justice quand il n'a point puni Sara ? Ismaël, mon cher Ismaël, ne refusez point une grâce à votre mère. — Ne demandez point un crime à votre fils. — Je vous implore contre une ennemie. — Vous me pressez de méconnaître mon père ! .... Craignez de me faire oublier que je suis votre fils. — Dieu, c'est moi que vous outragez, moi ! et c'est à l'époux de Sara que vous réservez votre amour ! Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Si vous aimez la fille de Ramessès, suivez

son père : Ophésis est à ce prix. — Eh bien, je n'aurai point d'épouse. Banni par Abraham, abandonné de vous, Ismaël sera seul sur la terre.— Parlant ainsi, il sortit plein de douleur et sans vouloir rien entendre.—

A peine il eut franchi le seuil de la porte, que levant les yeux, il aperçoit la fille de Ramessès, assise sous un palmier. Incertain, encore, s'il ira lui dire tout son malheur, ou s'il évitera sa présence, il se trouve devant elle. — J'attendais votre mère, lui dit Ophésis : elle m'a priée de me rendre ici pour lui parler. — Ici ! ô ma mère,quel indigne artifice ! Ophésis, vous m'êtes bien chère, mais je vous vois peut-être pour la dernière fois. Ma mère veut que je vous obtienne par un crime, vous, qu'Ismaël vertueux encore est si loin de mériter ! Ordonnez - moi de vous

haïr ; ou plutôt fuyez, ah fuyez vous-même ! Je ne puis vous quitter. — Dites-moi ce qui vous afflige, interrompt Ophésis : vous portez l'effroi dans mon âme. Ismaël lui répéta toutes les paroles de sa mère. Elle pâlit et demeura sans voix. — Hélas, répondit-elle enfin, faut-il que vous renonciez à moi, lorsque l'espoir nous était permis et qu'il faisait le charme de ma vie ! — Douces paroles, s'écria le fils d'Abraham ! Maintenant, je trouverai la force de supporter tout mon malheur. — Ophésis reprit : Ne pouvez-vous pas suivre le roi, et respecter, protéger les jours de votre père ? D'autres n'auraient ni le même intérêt, ni les mêmes soins. Si cette guerre déplorable est résolue, si vous ne pouvez l'apaiser, ne serait-il pas heureux pour Abraham que vous fussiez par-

mi des ennemis, et toujours prêt à détourner de lui leurs coups ? — Ah ! je connais bien mon devoir : je le suivrai, s'il m'est possible. Ne me haïssez pas. — Eh, comment te haïr ! Ismaël, je ne saurais vivre sans toi. — Ismaël était près de céder; mais il retrouva tout à coup sa force, et dit à la fille de Ramessès : — Quoi, vous-même, Ophésis, vous pourriez attendre de moi ?.... Si vous me demandiez la tête du roi de Memphis, j'irais, et je le frapperais au milieu de tous ses gardes ; si vous vouliez ma mort, je vous dirais : *Ophésis, il m'est doux de mourir pour vous !* Mais me lever contre mon père, non jamais ! —

A ces mots, il sortit du palais en pressant ses pas, et se rendit au camp des Horéens. Seul dans sa tente il demeura deux jours sans

donner aucun ordre et sans vouloir prendre de nourriture. Pâle, et le front abaissé vers la terre, ses yeux brillaient sous l'ombre de ses sourcils, d'un feu semblable aux éclairs de l'orage pendant la nuit. Il tombait à genoux et s'écriait : — Dieu d'Abraham, soutiens-moi ! —

Bethphésès, qui le premier l'avait choisi pour chef, vient le trouver dans sa tente, et lui dit : — Ismaël, ceux qui commandent aux fils des hommes, doivent-ils être si promptement réduits, si promptement abattus ? J'ai lu dans votre cœur et je vous plains ; mais je vous blâme davantage. Qu'est devenu votre fierté ? Qu'avez-vous fait de votre force, vous qui, dans le désert, étiez prêt à combattre toute la tribu ? Je cherche le vainqueur de Sébéon, je ne vois plus que l'a-

mant d'une fille de Tanis. Ah plutôt il fallait l'emmener dans nos déserts : vous auriez commis une faute, mais le repentir, le dégoût peut-être l'aurait suivie, et nous aurions un chef aujourd'hui. — Bethphésès, lui dit Ismaël, lorsque vous voyez une jeune vigne abattue par l'orage, vous ne la foulez point aux pieds ; mais vous relevez ses rameaux afin qu'elle porte des fruits. Cessez de m'accabler à présent, ô vous qui m'avez tendu la main dans le malheur ! — Hé bien, fuyez le repos, cherchez d'honorables dangers ! Cet amour qui vous asservit, est fils de la mollesse et de l'oisiveté. —

C'est ainsi qu'ils parlaient tous deux ; mais que pouvait sur le cœur d'Ismaël les conseils d'un fils du désert, dont les sauvages amours se bornaient au choix qu'il avait fait

de ses épouses, aux lois qu'il leur imposait.

Agar, cependant, n'avait point désespéré de vaincre la pitié d'Ismaël. Elle engagea Ramessès à mener contre le pays de Canaan, les troupes dont les pavillons s'élevaient auprès du camp des Horéens. Lorsqu'ils virent, au milieu d'un nuage de poussière, briller les armes et les étendards, lorsqu'ils entendirent les tambours, les trompettes et la voix des chefs qui donnait l'ordre du départ, cette tribu guerrière s'agita dans le camp, et se mit à crier: aux armes! Ismaël étonné sort de sa tente. — Où marchent ces soldats, dit-il? — Eh que nous importe, répondent les Horéens? Ils vont à la guerre; suivons-les! — Suivons-les, s'écriait-on de toutes parts! Tandis qu'ils vont combattre, resterons-

nous avec leurs femmes et leurs esclaves ; nous, les fils aînés de la guerre ? —

Ces belliqueux accens, cet éclat des armes, ce bruit des tambours, cette impatience des soldats et plus que tout encore le cri de l'amour révolté au dedans de lui, bouleversent le cœur d'Ismaël. Il ne résiste plus que faiblement et semble attendre qu'on l'entraîne. — Marchons, marchons, répétaient les Horéens, soulevés et déjà couverts de leurs armes ! N'avons-nous choisi pour nous commander un jeune inconnu, meurtrier de notre chef, que pour vivre comme des bergers ? — Bethphésès troublé vint lui dire : — Ismaël ! il n'est plus temps de réprimer nos soldats ; si vous ne voulez perdre à la fois leur amour et votre autorité, hâtez-vous d'ordonner ce

départ.... que vous défendriez en vain. — Ismaël, incapable de résister en cet instant, cède aux prières de Bethphésès. Les apprêts se firent aussitôt, et toute la tribu se mit en marche. Lorsque les Horéens virent le fils d'Abraham à leur tête, ils poussèrent des cris de joie, disant : — Vive Ismaël, le vaillant Ismaël, notre roi ! —

Mais lui, rappelant enfin ses esprits, s'occupait de mener à d'autres combats cette troupe impatiente, lorsqu'on vint à passer sous les murs de Tanis. Le peuple, qui se plaît à l'image de la guerre, quand elle ne menace pas ses foyers, accourait en foule. L'armée roulait des flots d'acier au pied d'une haute tour avancée dans la campagne et tenant au jardin du palais.

Ismaël s'approchait : à sa démar-

che inégale, à son air abattu, on eût cru voir en lui, non pas un chef suivi de ses soldats, mais un coupable que des satellites enmènent au supplice. Comme il se trouvait au pied des remparts, un cri de joie vient frapper son oreille. Il regarde; il voit au sommet de la tour, Ophésis, Ophésis qui se penche et lui tend les bras. Elle était venue dans ce lieu pour voir si le fils d'Abraham marcherait avec le reste de l'armée : elle était venue presque sans espoir. Elle ne fut plus maîtresse d'elle-même : elle oublia la foule qui l'entourait; son cœur ne put soutenir tant de bonheur : elle tomba dans les bras de ses femmes. A ce spectacle, Ismaël ne se connaît plus. Le plaisir qu'il éprouve a quelque chose de sombre et de furieux : il le savoure en frémissant. Le crime est consom-

mé dans son cœur. Sa main est prête..

O Providence, sois bénie d'avoir donné à l'homme cette faiblesse qui souvent met entre nos desseins et nos actions le temps du repentir !

Avant d'entrer dans la vallée de Mambré l'armée avait à traverser le grand désert, puis les sables de Cadès et de Bersabée. L'imprudent Ramessès, en proie aux artifices de Satan, suit l'amour qui l'égare, et laisse sa fille dans les murs de Tanis, exposée aux attentats d'un ennemi puissant et capable de tout oser. Agar est avec lui : la vengeance d'Agar est plus chère à son cœur que les intérêts du trône, et que le bonheur de sa fille.

Cependant, les bergers du mont Séïr, effrayés à la vue d'une foule de gens armés qui s'avançaient comme une nuée de sable prête à

ensevelir les moissons, coururent avertir Abraham ; car le patriarche, par sa prudence, ses richesses, sa valeur, et surtout par la protection du Très-Haut, semblait le roi de la contrée. — O mon Dieu, dit le père des Hébreux, vous qui donnez le tranchant à l'épée, la vitesse à la flèche, et la victoire à ceux qui vous craignent, Seigneur, étendez votre bras tout puissant, et secourez-moi comme vous m'avez secouru ! Il y a long-temps que mon glaive est suspendu à la colonne de mon lit, et je croyais que ma vie s'éteindrait dans le repos, comme une étoile qui s'efface du Ciel. Mais vous ordonnez, grand Dieu : ma main versera le sang de mes ennemis, ou le mien s'épuisera sous leurs coups. — Il dit, et trouve dans sa soumission

le même courage de ses jeunes années. Sara, sans avoir le temps de lui parler, le vit détacher son épée, ceindre ses reins et marcher à la demeure de Mambré. Il arriva dans la vallée de la grappe de raisin comme le jour allait tomber. L'Amorrhéen l'adorait : il le relève. — L'étranger s'approche, lui dit-il. Demain, au soleil levant, allez avertir vos frères et rassemblez vos soldats. Le Dieu qui nous a livré les cinq rois, combattra pour nous. Le lendemain, tandis que Mambré se rendait chez Escot et chez Aner, le patriarche fut en diligence trouver Ephron et Hethéen, et parla comme il avait fait la veille. Dès le jour suivant, ils se réunirent sur les hauteurs qui regardent le mont Séïr. Leur armée, forte de cinq mille hommes, sans les Philistins qui ne pouvaient être en-

core arrivés, grossissait d'heure en heure.

Ramessès ayant appris ces choses, envoya près des Cananéens un certain Memnon, qui écrivait ses lettres ; car il se rappelait que pendant une grande famine, Mambré et ses deux frères étaient venus chercher des grains en Egypte, et qu'ils lui avaient apporté de magnifiques présens.

Memnon dit aux trois frères : — Avez-vous donc oublié l'amitié que vous avez jurée au Seigneur ? — Ils répondirent : — Notre alliance avec Abraham est plus ancienne. Nous ne livrerons pas l'homme juste devant le Très-Haut, et il nous est impossible de traiter en amis ceux qui viennent porter la guerre dans notre pays. Que Ramessès retourne dans le sien : tant que notre main

pourra soutenir une épée, il ne verra point nos champs. — Insensés, répondit Memnon, vous courez à votre perte! le glaive de mon roi va vous moissonner comme la langue du feu dévore le chaume; il extirpera vos racines, et vos derniers rejetons seront réduits en poudre. Ses soldats ne sentiront ni la faim ni la fatigue; ils ne délieront plus le lin dont leurs reins sont entourés; il ne se rompra point dans leur marche un seul cordon de leurs chaussures; leurs flèches sont acérées, leurs arcs tendus; les pieds de leurs chevaux sont plus durs que le caillou, et les roues de leur char sont rapides comme la tempête. Ils fondront sur leur proie avec des cris semblables aux mugissemens des flots. Nul ne pourra vous secourir ni vous arracher de leurs mains. — Retourne vers ton maître,

dit l'aîné des frères, et réponds-lui que nous avons aussi des épées, des flèches et des chars préparés pour la guerre.

Le soir même les troupes de Tanis arrivèrent à la vue du camp d'Abraham, et déployèrent leurs tentes sur les bords du torrent. La fatigue et les approches de la nuit retinrent les deux armées dans le repos.

Mais il n'était plus de repos pour Ismaël. Il regardait les tentes des Géthéens déjà confondues dans les ombres du soir, et dont les derniers rayons du soleil éclairaient déjà les banderolles. — Ces deux armées sont ennemies, disait le fils d'Agar en son cœur, et je marche avec celle qui va combattre mon père! — On approchait du milieu de la nuit, et tout sommeillait dans le camp. Ismaël,

toujours plus agité, marchait à grands pas dans sa tente. A chaque instant un nouvel orage s'élevait dans son âme. Tantôt il voyait sa bien-aimée lui tendre les bras du haut de la tour de Tanis, et défaillir de joie en le voyant sous l'étendard de Ramessès. Tantôt il comparait le nombre des tentes de Tanis, qui semblaient couvrir le pays, et le nombre des tentes de Canaan, qui n'occupaient qu'une colline. il voyait les troupes du patriarche en fuite, et le patriarche lui-même frappé du coup mortel. Le sang du vieillard, ce sang qui coulait aussi dans le sein d'Ismaël, réjaillissait sur lui et criait au Ciel. Il entendait déjà tonner sur sa tête la malédiction paternelle.... Epouvanté, il sort, il fuit.

Il avait franchi les bornes du camp; il errait au bas de la montagne à la

clarté de la lune, sans savoir où ses pas le conduisaient. Il s'écriait : — Seigneur, ô Dieu terrible, vous faites éclater votre puissance contre une famille livrée au souffle des vents. Dieu d'Abraham, ne me poursuivez pas ! retirez de mon cœur vos flèches dévorantes. Vous m'avez abattu ; — Mais, malgré l'excès de sa terreur, l'amour, de momens en momens, lui faisait encore entendre sa voix puissante, et le ramenait au camp de Mesraïm.

La douleur et l'affreuse incertitude le suivent partout. Il ne sait plus en quels lieux il se trouve ; il ne voit plus le danger. De l'enceinte du csmp de Tanis, il marche au camp des Gethéens. Un bois de cy près s'étendait près de leurs tentes. Accablé de fatigue, et baigné d'une sueur glacée, c'est là qu'il s'assied.

Il entend du bruit. Un homme paraît : un casque couvrait sa tête, et sa barbe blanche comme la lumière de la lune, descendait sur son sein. C'était Abraham : aussi vigilant, aussi hardi que dans les jours de sa jeunesse, il était sorti du camp pour voir si les sentinelles faisaient bien leur devoir, si les ennemis ne tentaient pas quelque surprise, et si l'on ne pourrait pas eux-mêmes les surprendre. Comme l'armure égyptienne changeait un peu la démarche d'Ismaël, et qu'Abraham était bien loin de le compter au nombre de ses ennemis, il ne le reconnut pas ; mais Ismaël avait reconnu son père. Il n'aurait pas été plus ému ni plus effrayé si Dieu, près de juger la race entière des fils d'Adam, eût apparu dans sa majesté, et de cette main dont il a pesé les astres, eût ouvert

au bruit des tonnerres, et la profondeur des cieux, et la profondeur de l'abîme. Il n'eut pas la force de se traîner aux pieds d'Abraham; il poussa seulement un cri plaintif.

Le patriarche s'arrête, et présentant la pointe de son épée. — Qui es-tu, fils des ténèbres, dit-il au jeune guerrier, et que fais-tu dans ce lieu? — Je suis un malheureux, je cherche la mort. — Si tu ne voulais que la mort, tu ne la chercherais plus, car tu portes une épée. Cette armure ennemie, l'heure, le lieu, ton trouble, tout annonce un dessein secret : je ne sais qui retient mon bras.... — Eh bien, frappe, ô fils de Tharé! ta rigueur sera juste aujourd'hui : je ne suis plus innocent. Je ne saurais commettre un crime....... dont la seule pensée me glace d'effroi; mais je n'ai pu le

fuir. J'aurais dû me délivrer de la vie..... Abraham, crois-moi, la mort n'est pas ce que je crains; mais, demain, qui te sauvera? — Garde ta pitié pour tes pareils, pour les méchans et les perfides. Là, dit le patriarche, en montrant le Ciel; au-dessus de ces étoiles semées devant son trône, il est un Dieu plus fort que la puissance des rois. Je le sers, et je me fie en sa justice. Que faut-il pour me défendre et terrasser tant d'ennemis? un seul de ses regards. Mais tranchons des discours superflus : quel que soit le sort qui m'attende, je pourrais, je devrais peut-être punir en cet instant ta hardiesse ou ta perfidie. Car tu portes l'armure de Mesraïm, et tu n'as pu venir en ce lieu que pour épier nos desseins; et donner la mort à quelqu'un de nous. N'importe, je t'accorde la vie;

retourne vers les tiens, cours : si j'élevais la voix, mille soldats fondraient sur toi. —

Je ne vous fuirai point, dit Ismaël, en laissant échapper ses sanglots, et tombant aux pieds de son père ! Je ne vous quitterai plus, je défendrai votre tête sacrée ; je serai votre bouclier. O mon père, ne vous souvient-il plus d'un malheureux que vous avez appelé votre fils.... qui veut l'être toujours, qui revient à vous. — Mon cher Ismaël, ô mon premier né, s'écrie Abraham, en le pressant sur son sein ! Combien je t'ai pleuré ! enfant si cher, si longtemps désiré, je t'ai banni, j'ai pu te repousser loin de moi ! Jour déplorable, seul jour où j'aie étouffé le cri de ma chair.... Le lendemain, j'envoyai tous mes serviteurs, je courus moi-même : hélas, nous

trouvâmes près du torrent de Besor, de longues traces de sang, et nous crûmes que les bêtes farouches t'avaient dévoré. — O mon père, vous saurez tout; mais le temps presse: les Horéens m'obéissent, je cours les chercher. Vous compterez mille soldats de plus. —

A peine il a parlé qu'il retourne vers les siens, et va trouver Bethphésès. — Mon père, lui dit-il, je veux rentrer dans le chemin du devoir. Je vous dois déjà la vie: que je vous doive plus encore! Soyez mon guide, mon appui. Partons d'ici, nous et nos soldats, et volons au secours de mon père! — Le vieux chef répondit: — J'aimais mieux servir Ramessès contre les Cananéens que de rester en repos; mais puisque nous devons combattre aujourd'hui, j'aime mieux que ce ne soit pas con-

tre Abraham. Nous étions avec lui quand il frappa Chodorlahomor. Les Horéens vous suivront sans peine : que leur importe de marcher contre les fils de Mesraim ou contre les fils de Canaan ? C'est toujours du sang à verser, des dépouilles à recueillir. Mais, hâtons-nous de sortir du camp de Ramessès, avant que les soldats aient pris les armes. — Ismaël le presse dans ses bras, et tous deux vont sans bruit avertir les chefs.

La fraîcheur du matin se faisait déjà sentir, mais l'aube n'avait point encore blanchi l'orient : nul bruit dans les campagnes, ni sous les tentes n'interrompait le silence de la nuit. Les chefs éveillent leurs capitaines, les capitaines les centeniers, et ceux-ci les simples soldats. Aucun ne connaît les desseins d'Ismaël et de Bethphésès ; et voyant en repos le

reste de l'armée, ils croient que Ramessès les a choisis pour aller tendre quelque piège à l'ennemi. Mais on ajoute bientôt l'ordre d'emporter leurs tentes, d'emmener leurs femmes et leurs enfans : ils obéissent, et ne savent plus que penser.

Ismaël ne balançait point, ne regardait point en-arrière. Il pressait la marche de la tribu : il avait retrouvé sa première ardeur. Il sentait cependant qu'Ophésis était perdue pour lui, et ce pénible sacrifice semblait se renouveller à chaque instant. Il fallait sans cesse au jeune chef le même effort de courage qui l'avait décidé : toutes les douleurs étaient dans son sein.

Comme il approchait du camp des Héthéens, il entend au loin de grands cris, et le bruit des tambours, et ces mots : — A la trahi-

son ! — Il regarde, il voit les soldats qui courent, en désordre, à sa poursuite. Il se prépare à les repousser, et c'est lui qui, le premier, abreuve la terre de leur sang.

Pendant ce combat, les bataillons des deux armées se forment et s'ébranlent, Aner, Escot et Mambré conduisent les troupes qui s'étendent vers Sodôme. Semblable au mât d'un navire, Abraham est au centre, et voit, à sa droite, Ismaël qui combat pour lui. Ce bruit de trahison et la fuite des Horéens avaient porté l'incertitude et la méfiance dans le cœur des guerriers de Tanis. Chacun, en portant des coups mal assurés, regardait à ses côtés de peur d'être abandonné de ses compagnons.

Ismaël avait poussé les siens contre le flanc de l'armée. Son dessein, ou plutôt le conseil de son aveugle

fureur, était de s'avancer d'une aile à l'autre en frappant de mort tout ce qu'il trouverait devant lui. Tant de victimes tombées sous sa main étaient une barrière qui devait le séparer à jamais de la fille du roi; mais plus il se sentait malheureux, plus il se plongeait dans le malheur avec une affreuse joie, comme l'homicide de lui-même enfonce le fer dans son cœur. A son aspect, à ses coups, on l'eût pris pour l'ange exterminateur, lorsque, d'une plume de fer, il efface les générations. Deux fois, en poursuivant les ennemis, il s'écria : — Dieu d'Abraham, et vous, mon père, vous serez satisfaits! — Il se détourna cependant de la troupe qui combattait autour de Ramassès.

Les épées d'Abraham, d'Éphron et de Mambre ne se reposèrent pas non plus. Ils traversèrent les batail-

lons de Tanis avec leurs chars armés de faux, le Seigneur fut avec eux; et les troupes du roi s'enfuirent comme les eaux qui descendent des montagnes. Les plus vaillans tournèrent le dos, et la corne de leurs coursiers se brisa dans la vitesse de leur fuite.

Le jour n'était pas achevé. Ismaël couvert de sueur, de poussière et de sang, hors d'haleine, éperdu, courut à son père. Tandis que le patriarche le pressait dans ses bras, il répandit sur le sein paternel des larmes plus douces. Il lui dit : — O mon père, bénissez-moi! Je vais vous quitter. — Non, je ne te laisserai point partir : n'es-tu pas mon premier né? Ne viens-tu pas de réduire mes ennemis jusqu'en terre; et ton sang que je vois couler, n'est-ce pas pour moi que tu l'as versé? Oublie ce que j'ai fait : le Seigneur avait parlé.

Nous l'apaiserons par nos prières. N'est-il pas un Dieu de miséricorde et de bonté ? Tu sembles malheureux : ton vieux père adoucira peut-être ton chagrin. Demeure, mon cher fils. — Il ne me faut plus qu'un désert ou la tombe. Je ne puis retrouver ni le bonheur, ni la paix, et je ramenerais le trouble dans vos foyers. Souffrez que je vous fuie, que j'aille remplir loin de vous ma triste destinée. Dieu du Ciel, prolongez les jours d'Abraham, et ne cessez pas de le regarder !.... Adieu, adieu, mon père ! — Dès qu'il eut dit, il s'arracha des bras du patriarche, et demeurant auprès de lui, il attendait sa bénédiction d'un air suppliant. Le vieillard, désespéré de n'avoir pu vaincre son obstination, pleurait : il le bénit enfin, et se couvrant le visage de son manteau, il se

jeta sur une grande pierre, qui depuis fut toujours appelée la pierre des adieux.

Ismaël marcha tout le jour à la tête de la tribu, sans vouloir prendre de nourriture. Après trois journées de trajet, ils entrèrent dans le désert que les Horéens habitaient, ou plutôt qu'ils parcouraient avant la mort de Sébéon, et d'où ils avaient coutume de faire des courses contre les nations voisines. Le fils d'Abraham pria Bethphésès de conduire la tribu pendant quelque temps. — Ceux qui m'ont choisi pour chef, lui dit-il, ne doivent point souffrir de mon égarement. Avertissez-moi seulement quand il faudra combattre : j'ai besoin de verser du sang et d'exposer ma vie. —

Dès le lever du soleil, il sortait du camp, et se retirait dans quelque lieu sauvage. Assis sur la pointe d'un

rocher, ou étendu sur le sable brûlant, il passait là les longues heures du jour, et souvent la moitié de la nuit. Consumé de soif et dévoré des feux du midi, il voyait toujours devant lui l'image d'Ophésis. Quelquefois il lui tendait les bras, il s'avançait : mais soudain rendu à lui-même, à son malheur, il poussait des cris perçans et payait par des souffrances plus cruelles un moment d'espérance et de joie. D'autres fois, morne, abattu, l'œil fixe, on l'aurait pris pour un rocher : il ne voyait pas la lumière, et la foudre en éclats eut tombé devant lui sans le tirer d'un accablement si profond.

En vain cherchait-il quelque soulagement dans l'assurance d'avoir rempli son devoir : les châtimens et les récompenses arrivent lentement du ciel à la terre, et c'est ce qui

donne un si grand prix à la vertu.

Comme Ismaël revenait au camp vers la fin du jour, les chefs lui dirent qu'un envoyé de Ramessès demandait à lui parler. Son visage épanoui brille comme les campagnes de Sichem, lorsque, baignées d'une douce pluie, le soleil les couvre tout à coup de ses voiles dorées.

Joie passagère et trompeuse, que de douleurs marchaient après elle! Le fils de Mesraïm adore Ismaël, et parle ainsi : — Voici ce que vous dit Ramessès, roi de Tanis : Ismaël, venez à mon secours, au secours d'Ophésis! J'oublie le mal que vous m'avez fait : vous défendiez votre père. Vous pouvez tout réparer. Osimandué prétendait à la main de ma fille : il prétendit autrefois à ma couronne. Le perfide, au lieu de me suivre, est resté dans Tanis; et dès

qu'il a vu la ruine de mon armée, il s'est mis à la tête d'un parti nombreux, qui n'attendait qu'une occasion favorable; il a soulevé contre moi le reste des troupes, et m'a fermé le chemin de ma cité. Alors, il a envoyé vers moi l'un des siens, qui m'a porté ces paroles : « Votre fille « et la moitié de votre royaume sont « en mon pouvoir; mais si vous me « reconnaissez pour votre gendre et « votre successeur, vous remonterez « paisiblement sur le trône, et me « compterez encore au nombre de « vos sujets. Songez que je ne le suis « plus en cet instant, et que si vous « me refusez, il faudra me vaincre. » Vous, Ismaël, qui combattez avec tant de courage et de bonheur, venez; punissez un traître, délivrez ma fille, et soyez mon fils. — Le fils d'Abraham répond à l'envoyé : —

Retournez près du prince, hâtez-vous, et dites-lui : Ismaël me suit. —

Les ordres sont donnés, et les apprêts du départ s'achèvent avant la nuit. L'orient commençait à peine à blanchir, que toute la tribu se mit en marche. Ismaël, tantôt s'abandonnant à la vitesse de son coursier, devançait de bien loin les premiers de la troupe, et tantôt revenant vers les plus tardifs, les gourmandait à grands cris. Son impatience trompait ainsi la longueur de la route. Infortuné, ah ! que n'est-il plus vaste encore ce désert dont tu maudis l'étendue! L'espérance, la douce espérance échauffe ton cœur, elle te pousse au terme de ta course, et là, c'est le désespoir qui t'attend.

Ramessès reçut Ismaël comme un fils tendrement aimé. Agar, qui les avait tous deux entraînés dans le

malheur, Agar, humiliée, n'osait lever les yeux. Ismaël ne lui fit ni reproches ni caresses. Avant de prendre aucun repos, il voulut voir le camp des ennemis. Dès qu'il se trouve devant les barrières, à portée de la voix, il appelle Osimandué. L'égyptien s'étant avancé : — J'aime Ophésis, lui dit-il, et je viens te la disputer. Qu'importe à toute cette armée le succès de ton amour? Faut-il que la moitié du peuple de Tanis tombe sous le fer pour que tu règnes sur l'autre? Mérite le trône par ton courage, au lieu de l'attendre ainsi du courage de tes soldats. Demain, si tu le veux, ou plutôt à l'heure même, nos épées décideront seules de notre sort. —

Étranger, répond le superbe, Ramessès a-t-il donc pensé que j'exposasse ainsi ma fortune contre un de

ses soldats? Ophésis est belle, et son front attend la couronne. D'autres ont pu prétendre à sa main, et se présenteraient sans doute après toi. Double avantage pour ton maître! Il éluderait le combat, et je risquerais ma vie chaque jour contre d'obscurs rivaux. Mais c'en est assez : je ne me cacherai point pendant la bataille; ceux qui voudront éprouver mon bras m'y trouveront. —

Au point du jour, une troupe nombreuse vint déposer les armes aux pieds de Ramessès. Les chefs dirent qu'au milieu de la nuit ils avaient quitté furtivement l'étendard d'Osimandué. Ismaël les écoutait : Il y a dans l'accent de l'imposture quelque chose qui blesse l'oreille de l'homme simple et franc. Le long récit des dangers que ces Egyptiens avaient courus les rendit suspects

au fils d'Abraham. Dès qu'il les eut vus s'éloigner, il dit au roi sa pensée. —Seigneur, ajouta-t-il, que la crainte de vous livrer à des traîtres ne vous expose pas à repousser des sujets fidèles. Confiez-moi le soin de les éprouver. Vers le milieu de la nuit, nous sortirons en secret de votre camp, et nous reviendrons le surprendre. Les sentinelles crieront de tous côtés, aux armes! et les bataillons les plus avancés se replieront en désordre vers le milieu de l'armée. Ou je m'abuse, ou le premier mouvement des transfuges sera de se jeter sur vos soldats; mais ils seront entourés de toutes parts, et vous ordonnerez de les exterminer.

Le roi goûta ce conseil, et tout ce qu'avait dit Ismaël fut fait, comme s'il eût été roi. Les soldats d'Osimandué n'avaient point quitté leurs

armes : au premier bruit ils se rassemblent en bataillons, et comme tout semblait en désordre autour d'eux, ils marchent, lance baissée, contre ceux qui se trouvent sur leur passage. Mais leur trahison retombe sur eux. Ils furent enveloppés à l'instant, et massacrés sans presque se défendre, tant ils se troublèrent en voyant leurs projets découverts. Les derniers qui restaient demandèrent la vie, et promirent de révéler un secret important. Ramessès ordonne de les épargner, et leur fit signe d'approcher. Deux fois perfides, ils lui dirent qu'Osimandué viendrait le surprendre en cette même nuit.

L'ordre de s'apprêter au combat vole aussitôt de quartier en quartier; et dès que les bataillons sont formés, chacun, sans quitter son rang, se couche sur la terre, pour qu'une

défense inattendue remplisse d'effroi les ennemis. Mais comme ils étaient déjà près du camp, ce stratagème ne put les abuser. Le jour eût éclairé les combattans, qu'il n'eût pas régné plus d'ordre dans la bataille, et que les coups n'eussent pas été plus sûrs. Des deux côtés, les soldats voyant devant eux leurs amis et leurs parens, frappaient sans courroux, et leurs bras, armés par le devoir, obéissaient à regret. Deux troupes qui avaient fait la guerre ensemble pendant long-temps, se reconnurent au moment de combattre, et posèrent aussitôt les armes. En vain les chefs les excitèrent de la voix et de la main : il fallut les ramener dans leur camp.

Ainsi le combat languissait, et la victoire flottait, incertaine. Mais il n'en coûtait point aux Horéens de

répandre le sang des fils de Tanis. Leur jeune chef, poussé par l'amour, par la gloire et la jalousie, les conduisaient d'une course rapide partout où les ennemis résistaient. Comme on voit les brebis écartées dans les guérets rentrer au milieu du troupeau, lorsque le chien du berger vient à courir sur elles, de même les rangs des Egyptiens reculaient devant le fils d'Abraham. Il ne put cependant approcher d'Osimandué : les plus intrépides guerriers formaient autour de ce rebelle un rempart impénétrable. Lorsque l'armée vint à ployer, entraînés dans la commune fuite, ils lançaient encore leurs dards, et faisaient mordre la poussière à ceux qui devançaient les bataillons victorieux.

Ismaël et Ramessès poursuivirent ainsi les rebelles pendant trois jours,

et peu s'en fallut qu'ils n'entrassent avec eux dans les murs de Tanis. Ismaël touchait au bonheur. Le roi, ne voulant pas laisser à son ennemi le temps de se rassurer, faisait tout préparer pour l'assaut, quand Osimandué envoya vers lui : — Mon maître vous parle ainsi par ma bouche, dit l'envoyé : celui qui a tiré l'épée contre son roi, est résolu de tout oser. Avez-vous oublié que votre fille était en mon pouvoir, et pensez-vous me soumettre tant que je posséderai ce gage précieux ? Si vous ne quittez les armes et ne promettez par votre serment royal de me choisir pour gendre, je m'ensevelirai sous les ruines de votre cité, et vous n'aurez plus de fille. Il n'est aujourd'hui de place pour moi qu'à côté du trône, ou dans la tombe. — Téméraire, s'écria le roi ! Non, tu n'oseras point

consommer ton crime ! Aucun de mes sujets ne saurait le souffrir. Marchons, et qu'à l'instant même la rebellion soit punie ! —

A peine il eut dit, qu'il renvoya le hérault et donna le signal du combat. Vers le milieu du jour, l'armée toute entière s'ébranla. Les Horéens marchaient les premiers, en poussant de grands cris : ils portaient des échelles aussi hautes que les murailles. Ismaël frémissait, tour à tour, de crainte et de fureur ; ne sachant pas s'il allait délivrer Ophésis, ou bien hâter sa perte. Il n'osait porter ses regards sur la ville, et cependant il pressait la marche de ses soldats. En cet instant, les portes s'ouvrent : un seul homme se présente, et de la main, fait signe aux bataillons de s'arrêter. — Le fer est levé, dit-il à Ramessès : si vous avancez, vous se-

rez le bourreau de votre fille. Ces mots terribles ont brisé le courroux du prince. Il voit Ophésis expirante sous le poignard des assassins.... et c'est à ce prix qu'il faut acheter la victoire ! Il fait appeler les chefs ; il veut surtout voir Ismaël. Ismaël tremble ainsi que lui. Ce n'est pas seulement la nouvelle menace d'Osimandué qui les effraie : quelque motif qui les eût arrêtés, la crainte et la pitié seraient venues retenir leur bras ; un instant, un seul instant suffisait à ce reflux de sentimens plus timides. Tous les chefs gardaient le silence : ils sentaient que Ramessès ne pouvaient remplir à la fois les devoirs d'un père et d'un roi. Quelques-uns se montraient sensibles aux dangers de sa fille : nul n'osait l'exciter contre son sang. Ismaël, tout à l'heure armé du

fer et de la flamme, à présent tournerait son épée contre les guerriers de Rames ès, s'il les voyait marcher à l'assaut. Bethphésès s'étonne et s'indigne de ces délais ; il accourt, il apprend tout. — Eh quoi ! dit-il, en regardant Ismaël et le roi, est-ce ainsi que doivent agir ceux qui commandent aux guerriers? Ces murs que tant de forces menaçaient, ces murs que nous allions franchir, seront donc les témoins de notre honte, et l'audace d'un vil coupable aura vaincu notre courage ! Ah, qu'il a bien connu votre faiblesse ! Non, il n'aurait point consommé son crime : le châtiment l'eût devancé. Quand le combat s'apprête, quand le fer est levé, celui qui veut effrayer son ennemi par des menaces tremble lui-même. Si le rebelle eût senti dans son cœur la hardiesse d'accom-

plir ses affreux desseins, il n'eût point envoyé deux fois. Lorsque nous sommes retirés sous nos tentes et dans nos foyers, occupons-nous de nos enfans et livrons-nous à l'amour : mais quoiqu'il puisse arriver, le moment où je parle n'est pas celui de consulter nos penchans. — Quoi qu'il puisse arriver, interrompt le monarque.... Barbare, je ne puis vous répondre : je suis père. — Ismaël, soumis jusqu'alors à l'ascendant de Bethphésès, ne répondait pas : il n'aurait pu lui répondre qu'avec le fer. Cependant, le vieux guerrier qui voyait le roi prêt à donner sa fille au rebelle, ne parlait ainsi que pour servir les intérêts du fils d'Abraham. — C'est assez attendre, dit Ramessès ; puisqu'il faut céder, je vais souscrire à ce qu'on exige de moi. Vous voyez tous quels

motifs me décident. J'étais vainqueur. — Tous les chefs applaudissent des yeux.

Osimandné, soit qu'il craignît quelque piège, soit qu'il appréhendât de réveiller par sa présence la colère de Ramessés, envoya seulement quelques amis pour recevoir le serment de ce prince. Ils se prosternèrent sept fois en l'abordant. Ils s'humiliaient à l'envi, de peur que le roi ne sentit son humiliation. Ce fut à la face de toute l'armée, et des prêtres de Tanis, que, frémissant de honte et de ressentiment, le monarque promit au rebelle la main d'Ophésis. Il vit aussitôt s'ouvrir les portes de la cité. Comme il se rendait à son palais avec toute sa suite, la ville retentit des acclamations du peuple qui l'aimait, et qui avait redouté de se voir en butte aux hor-

reurs d'un siège. Ophésis devait rester entre les mains du rebelle jusqu'à l'instant de son hyménée.

Pour Ismaël, retiré dans une extrémité du palais, il s'efforçait de rappeler ses esprits et de réprimer sa colère, lorsque sa mère paraît et se jette à ses pieds. Elle y demeura long-temps sans parler, sans pleurer, et comme inanimée. — Je ne puis haïr celle qui m'a porté dans son sein, lui dit le jeune guerrier; mais vous m'avez fait bien du mal! — Et puis il se retira, craignant de dire quelque chose qui redoublât l'affliction de sa mère. — O Seigneur, s'écriait-il, en frappant la terre de son front! je ne vous ai point offensé, et vous m'avez mis en butte à vos flèches. Mon Dieu, détournez vos coups; épargnez l'enfant d'Abraham : je ne puis souffrir

que l'Egyptien épouse celle qui m'a donné son amour. — Ainsi se plaignait Ismaël; et tandis qu'il demeurait triste et délaissé, les princes de Tanis s'empressaient autour d'Osimandué. Il s'était élevé par la révolte et la trahison; mais les hommes du siècle ne s'embarrassent guère du chemin qui vous a conduit. Ceux-mêmes qui, d'abord, avaient suivi le parti de Ramessès, parce qu'ils s'étaient flattés de vaincre avec lui, avaient passé sous la bannière de son ennemi; et par une soumission plus servile, s'efforçaient de faire oublier quelques jours de fidélité. Le père d'Ophésis était encore assis sur le trône, mais il ne régnait plus. Incapable de fausser sa foi, il ne différa pas long-temps l'hymen d'Osimandué. En ce jour là, le bruit des trompettes, du sistre et de mille autres

instrumens divers, éveille le peuple de Tanis. Hommes de Jérusalem, vous avez vu dans les fêtes de Baal la moitié du peuple célébrer avec une joie sombre la honte de Juda. Telle était la fête de Tanis aux yeux des serviteurs fidèles.

Ophésis marchait vers le temple, entre son père et celui qu'elle allait appeler son époux. Elle pleurait : Osmandué, quoiqu'il composât son maintien, ne semblait pas moins insensible aux pleurs de la princesse, qu'à ses charmes. Ismaël, seul au milieu de la foule, entre dans le temple sur les pas de Ramessès. Le monarque, soit qu'il crût nécessaire de veiller sur lui, soit qu'il voulût l'honorer dans son malheur, le fit placer à sa droite. Ismaël était venu sans dessein ; il demeurait immobile comme les hautes statues qui sup-

portaient le faîte de l'édifice; mais son sang brûle dans ses veines. Les plus rudes combats lui coûteraient moins d'efforts que le repos. Soudain un nuage épais descend sur ses yeux, et lui cache l'autel, les prêtres et le peuple. Un froid mortel pénètre jusqu'à son cœur. Il ne respire plus; une force inconnue l'entraîne dans un abîme.

Ophésis, cependant, venait de prononcer le serment fatal, et détournait ses regards défaillans. Elle aperçoit Ismaël; elle pousse un cri de surprise et d'effroi. Cette voix si chère, ce cri douloureux pénètre au cœur du fils d'Abraham. Il sort de son accablement; il voit les flambeaux de l'hymen; il voit Ophésis enchaînée pour jamais au sort d'un rival odieux. Ophésis, baignée de pleurs et tremblante comme la vic-

time au pied de l'autel. Il échappe à l'œil de Ramessès; il s'élance, l'épée haute; Osimandué, sans défiance, allait périr. Son épouse se précipite et reçoit pour lui le coup mortel. Vainement il s'apprête à la vengeance. Frappé du même fer, il tombe auprès d'elle et mêle son coupable sang à celui de sa déplorable victime.

Cher Ismaël, dit Ophésis d'une voix mourante, tu m'as délivrés de la vie; mais toi, que je te plains! — Mille glaives étaient levés sur le fils d'Abraham. Ophésis s'écrie : — Arrêtez! — Et tournant ses regards vers Ramessès qui la soutenait dans ses bras. — Mon père, sauvez Ismaël! Sa main n'était point armée contre moi : je meurs, il est assez puni. Si j'ai mérité votre amour, si vous craignez de me voir expirer

dans le désespoir, pardonnez-lui! Vous avez désiré l'avoir pour fils, qu'il reste près de vous : il vous consolera de ma perte; il combattra pour vous et soutiendra votre vieillesse. Je vous en conjure, ô mon père bien-aimé! je vous le demande par ce sang qui est votre sang, par les Dieux des morts, par ces Dieux redoutables chez qui je vais descendre; tendez-lui votre main! mes yeux vont se fermer...... hâtez-vous..... vous y consentez! — Sa voix sembla s'éteindre, et sa tête tomba sur son sein. Ramessès, cependant, put distinguer encore ces mots: — Que les Dieux vous récompensent! — Et jetant sur Ismaël un dernier regard, Ophésis expira.

Tous ceux que renfermaient l'enceinte du temple, le peuple, les guerriers, les princes, demeurèrent

long-temps en silence. Cette princesse était l'amour de Tanis. Elle était si belle, si jeune; de si heureuses destinées s'ouvraient déjà pour elle, et la mort les fermait tout à coup!

Mais que leur peine était légère, auprès de la douleur d'Ismaël! effrayé de son crime, il ne saurait parler; il croit sentir la main terrible du Très-Haut: il tombe sur sa face. Son bras est déjà désarmé; mille glaives sont levés sur sa tête. Eh! que lui importe! il voit couler le sang d'Ophésis! sa main, sa main parricide a répandu le sang. Il présente son sein, il implore la mort. Mais les prières de la princesse et le silence de son père suspendent encore tous les coups. — Que tardez-vous, s'écriait-il? Je suis un parjure, un assassin. J'ai tué celle que j'aimais

plus que la vie ; la plus belle et la plus parfaite entre toutes les femmes; la fille de vos rois! qui m'épargne est un traître. La voyez-vous, pâle, sanglante, immobile comme les marbres du temple, celle-qui faisait l'honneur de Tanis ! elle ne se relevera plus : j'ai plongé le fer dans son sein. La fleur de Mesraïm est tombée sous la faux. Vertu fatale ! C'est pour sauver un époux abhorré, qu'elle s'est offerte aux coups d'un monstre furieux ! Chère victime ! que mon sang apaise le tien..... et te venge !

A peine il a parlé, qu'il arrache son épée du flanc d'Osimandué..... Betphésès, d'un mouvement rapide, saisit son bras, le désarme, et s'adressant à ceux qui l'entouraient, à Ramessès lui-même. Vous avez fait une perte sans consolation, leur

dit-il, mais vous ne la vengerez pas sur l'innocent. Vos yeux l'ont vu comme les miens ; Ophésis s'est précipitée sur le fer. Le véritable auteur de tant de maux, le rebelle a reçu la peine de son forfait; il expire à vos pieds. Jetez son corps aux vautours; rendez les devoirs funèbres à la fille de nos rois, et n'offrez pas en holocauste le sang des malheureux.

Il dit : jetant ses bras autour d'Ismaël; il l'entraîne hors du temple, à travers la foule en tumulte, et le conduit au milieu des siens. Il ne lui parle pas : eh que pouvait entendre Ismaël ! Il se contente de veiller sur sa vie, et rassemble, sans tarder, les Horéens. Avant que le roi, ni son peuple ne fussent revenus du premier trouble de leur douleur, toute la tribu sortit pêle-mêle des

murs de Tanis. Quand ils furent bien loin dans la campagne, derrière le bois d'Osiris, ils s'arrêtèrent pendant quelques momens et reprirent l'ordre accoutumé. — Amis, leur dit Bethphésès, ou je lis mal dans vos cœurs, ou le roi de Tanis sera le dernier que nous aurons servi. Ne sortons plus du désert, n'ayons d'autres demeures que nos tentes, et ne quittons plus nos armes. —

Cet homme, cependant, qui semblait armé de fer au dedans comme au dehors, respectait la douleur d'Ismaël. Le fils d'Abraham gardait un silence farouche et s'irritait des soins de son vieil ami. Le second jour de leur marche Agar se présenta devant lui. Accablée du malheur de son fils et s'en accusant la première, elle avait quitté Ramessès et le trône. Celle qui, la veille eût imposé des lois

à tout le peuple de Tanis, eut bien de la peine à trouver un esclave qui protégeât sa fuite. Mais nul malheur ne lui parut assez grand pour expier ceux qu'elle avait causés. — Quoi, vous n'avez pas craint que je vous maudisse ! lui dit Ismaël en détournant son visage ! retournez auprès du roi : vous lui avez ôté sa fille ; mais il ne saurait vous haïr. Quand mon sort était en vos mains, quand j'ai crié vers vous, je n'avais déjà plus de mère : hé bien ! vous n'avez plus de fils. Laissez-moi. Mon crime ne peut s'oublier, répond Agar, et tu ne pardonneras point, je le sais : n'es-tu pas le fils d'Agar ? Mais je recevrai la mort de ta main plutôt que de m'éloigner de toi. Je te suivrai partout. Je serai ton esclave. Chaque jour, à chaque instant, tu vengeras sur moi le malheur où je

t'ai plongé. Cette humiliation, ces reproches si justes et si cruels, l'horreur même de redoubler ta peine et de te voir succomber au mal que je t'ai fait, tous ces tourmens affreux, je les préfère au trône de Ramessès. — Laissez-moi, dit encore Ismaël ! Lorsque vous me placiez entre le crime et le désespoir, lorsque vous creusiez l'abîme où je suis tombé, ne me parliez-vous pas de votre tendresse? Oh que la vie fut amère pour Agar dans cet instant ! L'Eternel vengeur exerçait déjà sur elle sa justice. Elle se couvrit le visage et, laissant aller son chameau sans le conduire, suivit ainsi la tribu.

Dès que les Horéens furent arrivés au désert, Ismaël se retira dans la caverne du mont Saïr. Il ne sortait que la nuit, et pendant tout le jour les échos retentissaient de ses

plaintes et de ses cris. Il appelait sans cesse Ophésis ; il la demandait au jour, à la nuit, aux cèdres de la montagne, à Dieu lui-même, en murmurant contre ses arrêts. — Ne reviendras-tu point, ma bien-aimée, disait-il, en élevant la voix avec larmes ? Serait-il possible que je t'eusse perdue pour toujours! Quand nous étions séparés sur la terre, je me croyais au comble du malheur. Tu vivais, cependant! Le fer de l'assassin t'avait épargnée. Aujourd'hui, rien ne me reste ; rien, que la mémoire de mon crime. La victime hélas ! n'eût pu recevoir de son plus cruel ennemi un coup plus sûr, et plus terrible..... et c'est moi. c'est moi qui l'ai porté. Malédiction sur moi ! Dieu du Ciel, ne pardonnez jamais au meurtrier ! Qu'il soit arraché de la terre comme un arbre sté-

rile. Atteint de vos flèches les plus aiguës, qu'il expire de douleur, et qu'il renaisse à chaque instant pour des douleurs nouvelles, et pour un nouveau trépas !

A ces mots, il demeure étendu sur le sable. Et puis, d'une peine aussi profonde, mais plus calme, il s'écriait : — Ah, du moins, que n'ai-je apporté sa cendre! Quel autre bien puis-je posséder sur la terre ? Couché près de cette chere dépouille, la réchauffant sur mon cœur, et l'arrosant de mes larmes, j'attendrais une fin moins cruelle ; et la mort nous réunirait. —

Ainsi, le fils d'Abraham était enseveli dans ce lieu comme dans un tombeau. Sa mère venait auprès de la caverne ; elle s'asseyait derrière un rocher pour n'être point vue d'Ismaël, et pleurait pendant tout le jour.

Lorsque les plaintes de son fils parvenaient à son oreille, elle se frappait le sein et ses sanglots redoublaient; car elle n'osait plus se présenter devant lui. Bethphésès seul le venait voir: Ismaël recevait ses soins avec douceur; mais il lui disait à peine quelques mots, et semblait se contraindre en sa présence.

Plusieurs mois s'étaient écoulés de la sorte. Un jour enfin, le vieux guerrier, d'un air plus animé, entre dans la caverne et dit au jeune chef: — Fils d'Abraham, levez-vous et suivez-moi; c'est assez répandre de larmes. Celui qui vous a servi de père, ce peuple qui vous a choisi pour le sien, et l'Eternel lui-même, ne doivent-ils attendre d'Ismaël que des pleurs? La gloire a marqué vos premiers pas. Pourquoi nous arrêter? Venez remplir vos destinées: que les

derniers enfans des hommes apprennent de leurs pères à répéter votre nom. Hâtez-vous ! Celui que la femme a porté dans son sein n'a que peu de jours à vivre. C'est une fleur qui naît dans le sentier de la prairie : à peine éclose elle est foulée aux pieds. Quand la vieillesse et la mort s'avanceront, ah combien vous regretteriez de ne laisser aucune trace sur la terre. Mourir obscur, c'est mourir mille fois. Je vous aime ; Ismaël. Moi, qui ne connais ni l'amour ni les pleurs, vous m'avez vu compatir à votre peine. Et dans cet instant même, je ne vous demande pas d'oublier Ophésis. Vivez pour elle ; vivez pour honorer son choix ! Elle n'a laissé dans la tombe qu'une froide poussière. Du haut des cieux son œil vous suit : elle vous dit : *Venez à moi ; mais ne laissez point*

consumer vos jours dans une oisive et lâche douleur. Une vie glorieuse est le chemin du Ciel.

A ces mots l'œil éteint du fils d'Abraham étincela d'un feu nouveau. Il ne répondait rien : Bethphésès profite de ce moment favorable, et le malheureux Ismaël se laisse entraîner sans résistance. Bientôt des triomphes éclatans répandirent au loin sa renommée, et toute la belliqueuse race des fils de Jectan obéit à sa voix.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.